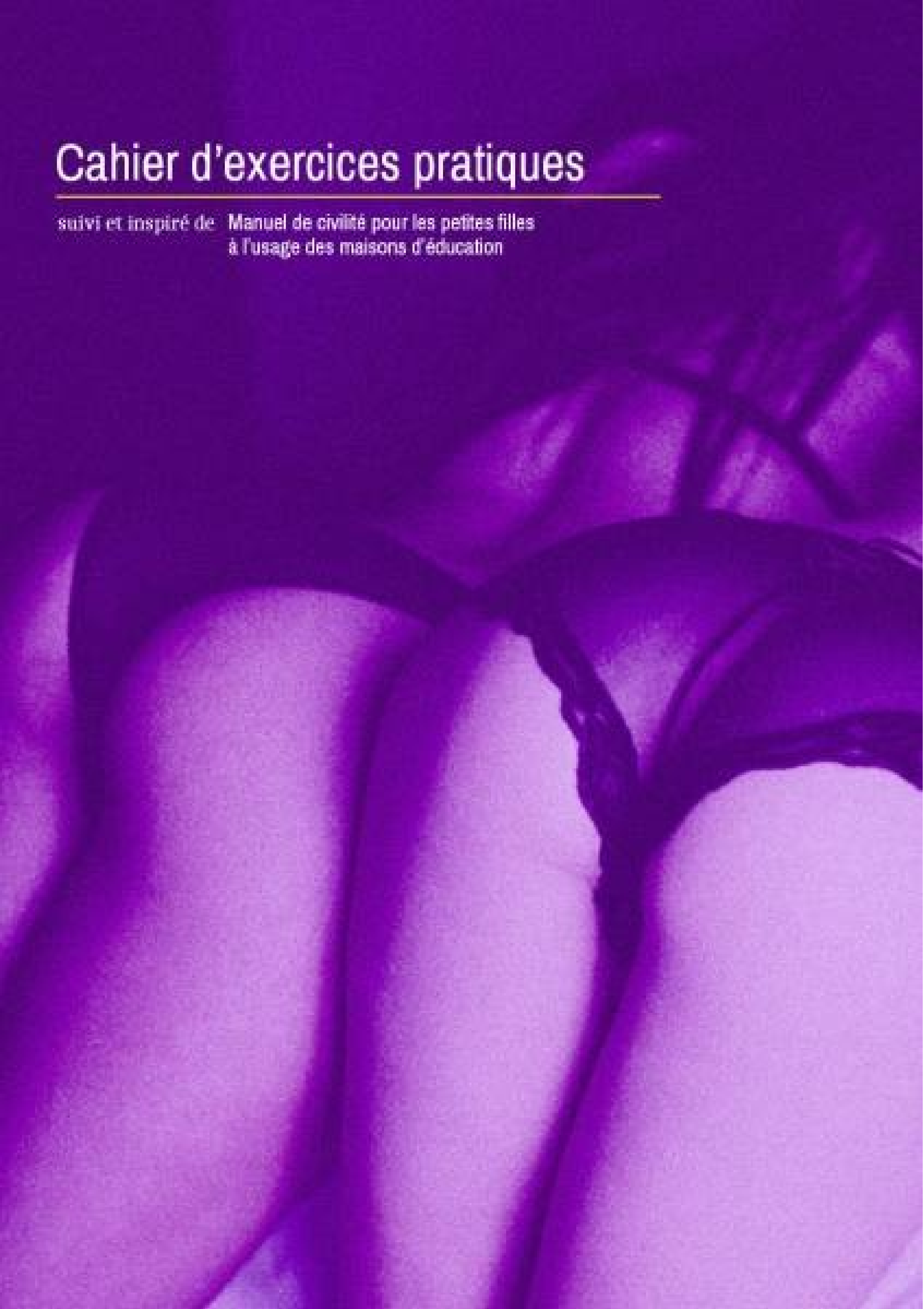


Cahier d’exercices pratiques

suivi et inspiré de Manuel de civilité pour les petites filles
à l'usage des maisons d'éducation

Cahier d'exercices pratiques

Camille Eelen

Image de couverture : Lobbiaz et Jason Goessens

En lecture libre sur Atramenta.net

Credits

Couverture et mise page :
Jason Goessens de http://www.vogelpic.be/
Photographie :
Lobbiaz http://lobbiaz.com/
Contact :
cahierdexercicespratiques@gmail.com
Site : http://cahierdexercicespratiques.wordpress.com/

Cahier d’exercices pratiques

- ouvrage collectif -

suivi du
Manuel de civilité pour les petites filles à l’usage des maisons d’éducation de Pierre Louÿs (dans sa version Wikisource)

AVANT PROPOS

Dans les jeux littéraires que vous lirez ici, il est question de sexe. Une tradition des lettres françaises, entre autres, illustrée par Pierre Louÿs notamment qui en usa de deux manières : un érotisme mondain et élégant dans ses « Chansons à Bilitis », un érotisme cinglant car parodie pornographique des manuels éducatifs de son époque avec le « Manuel de civilités ». Ses choix littéraires répondaient à un contexte religieux, littéraire et selon un public et une diffusion ancrés dans le XIXème siècle.

En ce qui concerne les auteurs réunis ici, il va de soi, mais c’est toujours mieux en l’explicitant, que de « petites filles » et « petits garçons » il n’est dans nos textes absolument pas question : tout personnage littéraire ici a été conçu, imaginé et écrit comme ayant plus de 18 ans et consentant(e).

Auteurs :

LEEBA ŚLIWKA

LOUISA K.

NORA GASPARD

QUIAVUCHIARA

KAMILA-ALICE VOLSTEADT

JIMIH_

POPINS

CAMILLE EELEN

Le doux matin

Devoirs envers Dieu

Admirez la bonté de Dieu qui donne à chaque petite fille un con pour y plonger toutes les pines du monde, et qui, pour varier vos plaisirs, vous permet de remplacer la pine par la langue, la langue par le doigt, le con par le cul, et le cul par la bouche.

Il y a ces matins où tu me réveilles. Je dors plus tard que toi, plus profondément, j'ai finalement réussi à faire fi des bruits, sirènes d'ambulances et éclats de voix. Tu te lèves, un café, un regard par la fenêtre, peut-être vérifier que les pigeons sont toujours là. Quand tu reviens dans la chambre, mon sommeil s'ébroue à ton poids sur le lit. Cheveux en bataille, chemise déboutonnée, je cherche ton corps. C'est à ce moment-là que tu décides, à la courbure de mes paupières, à ma respiration, si je dors ou fais semblant.

Si je joue avec toi.

C'est le drap qui se froisse sous mon ventre que j'entends d'abord, à mesure que tu écartes mes chevilles. Tes doigts remontent mes cuisses, insistent pour y trouver la chaleur que ta barbe qui frotte et gratte réveille déjà sous ma peau.

La pointe de ta langue qui me réveille tout à fait.

Mon dos qui se cambre.

Le matin doux.

Hier soir, tu es arrivé chez moi avec un air de conspirateur : ton sac déposé dans l'entrée, tu as joué au mystérieux toute la soirée.

Grignotant le repas au milieu des livres étalés, jouant à faire durer la conversation sur des sujets importants mais ô combien ineptes quand on est face à face. La musique douce, mes trépignements de gamine, rien n'y a fait. Tu es bien plus gamin que moi en réalité. Sous la douche, les jeux de langues et de doigts, mais tout pour éviter de me prendre… tu m'as laissée pantelante, furieuse, prête à sauter sur n'importe quel prétexte pour une dispute… Je suis la Frustration, lèvres entrouvertes et humides, le souffle court et le regard noir.

Ton sourire en coin me hérisse.

Je te hais à ce moment-là.

Et je m'endors, excitée et dépossédée tout à la fois.

Le petit matin est là, à nouveau, je l'entends roucouler, klaxonner. Mais ce petit matin-là est différent : à peine levé, tu reviens déjà. J'ouvre un œil… et le referme aussitôt. Tu n'auras rien de moi, rien. Pas un gémissement, pas un murmure, pas un de ces oui essoufflés qui peuplent les livres et les films, de celles qui remercient leur amant pour une médiocre caresse. Rien du tout : j'ai ma fierté.

C'est ton pouce qui commence le jeu des à-coups.

Paume pressée sur mon ventre, il glisse sur les chairs vives avant de remonter au faîte du plaisir. Ton autre main déjà passe sous mes fesses, les rehausse pour m'amener à tes lèvres. Cambrée, oui, parce que ça c'est différent, ça, ça ne compte pas… je suis toujours en colère mais…

La langue qui longe et qui lape, les lèvres qui happent et la langue qui plonge.

Tes deux mains sous mes fesses maintenant.

Le Calice offert auquel tu bois.

Tes lèvres appuient, attisent mon clitoris, tu le dévores et le mords et ton souffle l'incendie. Je te sens étendre le bras, saisir quelque chose au pied du lit, mais déjà tu redoubles d'exigence avec tes doigts qui m'ouvrent doucement, puis écartent fort les chairs à vif de ma chatte qui te veut… Laisse-toi faire, me dis-tu. Au bord de moi je sens tes doigts et quelque chose de plus rond, plus gros. Doux et dur et tiède, mais ce n'est pas toi. Je fronce les sourcils mais, trop avide, je me cambre plus encore… A petits coups de langue précis, tu

m'arraches un gémissement.

Mes mains maintenant sous mes fesses.

Prisonnière volontaire toute à toi.

Alors tu l'enfonces. Le gode est frais, rien à voir avec la sensation qu'un sexe procure mais… c'est doux, rassurant même. Mille pensées me passent par la tête inaccessibles : défilent devant moi une gamme de sextoys dont je ne savais pas avoir retenu la forme… je m'étonne de la taille, plus petite que celle que j'aurais choisie sans doute… je m'interroge sur la couleur… où et quand as-tu bien pu trouver le temps de te procurer ça… Mais entre mes ondulations et tes lèvres qui m'aspirent, à aucun moment je ne me demande pourquoi… Je vais jouir tu le sais, tu me connais, il me suffit de quelques coups de langue et une chatte doucement écartelée pour agripper le drap et crier… Un cliché presque.

Alors tu t'arrêtes, ta langue se fait douce et apaisante.

Me donne moins que ce que je voudrais.

Mais plus que rien du tout.

Et c'est au coussin glissé sous mes fesses que je devine enfin ce que tu as en tête. Je comprends où le sourire d'hier soir allait chercher son mystère. Le matin tu t'obstines à refuser que je te suce ou te branle. Le matin m'appartient, dis-tu, j'y suis la maîtresse et l'esclave, celle qu'il faut combler sans qu'elle ait un seul mot à dire.

C'est toi qui joues de moi.

Tu t'approches et presses doucement le gode sur ma chatte, guidant ma main pour qu'elle lui imprime le rythme lent du plaisir. De ton sexe dressé, dur et impatient contre ma cuisse, tu me caresses… tu te caresses en fait et tu descends… tu joues contre mon cul en me regardant activer le gode en moi. Tu aimes me regarder. Et j'aime que tu m'observes. Tu me pénètres. Le cul, là où c'est serré et tendre, là où chaque millimètre compte. Très doucement. Tu sais comme douleur et plaisir y sont dangereusement liés. Toi. Qui es chaud et doux, tu t'adaptes à ma chair, l'écartèles doucement, me crucifies.

Doublement pénétrée, en ce petit matin, par mes fantasmes devenus tiens.

Je ne sais plus que tes coups de reins et mon cul avide, et ton pouce qui va maintenant tout déclencher. A mesure que les tressaillements s’emparent de mon corps, mes gémissements contenus jusque-là explosent. Je perds le souffle, la mesure, la raison aussi sans doute.

Et ta tendresse, je le sais déjà, laissera sa nacre s’écouler sur mes fesses.

Je sais qu’ici les voisins écoutent.

Les cloisons sont fines et l’oreille aux aguets.

Mais s’ils pouvaient voir…

Leeba Śliwka

Le misérable satyre et la môme des Champs

Aux Champs-Elysées
Si un vieux satyre vous montre son membre au détour d'une allée, vous n'êtes nullement obligée de lui montrer votre petit con par échange de courtoisie.

Au minimum.
Je devrais lui parler que bourré. Ouais, au moins. Mais jamais plus. J'ai honte. C'est pas possible autrement. Parce que sinon, je ne sais jamais quoi lui dire. Je l'aime pas en dehors de l'ivresse, je vais pas me forcer, c'est un constat contre lequel je peux pas me battre. Pas qu'elle me plaise pas, c'est pas du tout ça le problème. C'est pas elle le problème mais juste ça, là, coincé dans le crâne. Je pense à rien en dehors. Je crois qu'en dehors de ces moments-là, je n'éprouve pas d'émotions à part la banalité de la colère, de la rage et de la tristesse, je suis cette caricature de type contristant que l'on observe avec mépris lorsqu'on fait la queue à la caisse du discount. Pas mieux. Je suis vide. Je déguste. Je suis bien qu'avec quelques litres dans le bide pour fonctionner.
Au minimum.
Ça c'est pas le paradis. Je suis au mieux et vivant de toute manière qu'après m'être enfilé quelques sentiers, histoire de faire aller pour de bon. Mais ça, elle veut pas l'entendre la môme. Ça pleure, ça s'accroche à ma veste, ça aboie d'arrêter, ça parle de la fin du tunnel, et moi pendant ce temps je mate ses petites cuisses d'oiseau.

Je l'emmerde la bienséance. Je lorgne la petite en train de bramer si j'en ai envie. Il aime pas ça l'autre pine de tofu. Il nasille que je sais pas la mettre bien et que je la respecte pas. En attendant, cet espèce d'herbivore intégriste, il en avale des kilomètres de braquemarts, et lui il sait même pas le nom de ces michetons. Moi je la connais ma môme, et c'est pas ma faute si elle peste comme ça, et qu'ensuite moi je la zieute de partout. Son cul c'est la Lune. Ses épaules c'est la cime des buildings. Son con c'est la cachette des dieux. Une pécheresse, elle suce la pomme comme si elle n'avait jamais mangé de sa vie. Une affamée. Le pire c'est que tout ça, ils ne le savent pas quand ils la voient couiner. Mais c'est elle, c'est sa faute à elle, elle est venue se frotter comme un chaton sans daron, enfin bien sûr que non, c'est plus complexe, mais elle tape dans l'œil, elle cogne, elle crève, elle déchire la cornée. Je sais bien qu'elle a pas besoin de mes bras, mais elle finit toujours par regagner la couche du vieux père. Et je dis rien, parce qu'elle aussi, elle est dure. Oh oui qu'elle est dure louloute, pire qu'une trique avec ces yeux noirs charbons. C'est beau ces pupilles qu'on discerne pas des iris. Elle n'a pas des têtes d'épingles qui se tanguent dans le regard. J'espère qu'elle fera pas les mêmes erreurs. Mais elle est forte. Des seins pareils, et je les reconnais, j'en aurai vu, c'est ceux d'une reine, pas d'une faible qui se laisse crever.
Puis faut dire les choses, quand on y pense vraiment, elle m'a aimé comme on aime le chien qui nous accompagne nuit et jour lorsqu'on est trimard. Et moi, je l'ai aimée comme on aime un chat qui ramène une souris crevée. Son amour c'est un sacré cadavre qu'elle laisse pourrir à mes pieds. Elle y fait pas gaffe. C'est chassé, c'est posé et ça accorde plus la moindre attention. C'est un cadeau de bohémienne. Son sexe c'est une fleur cueillie au hasard d'une errance.
J'aimerais la voir danser encore une fois, elle et son cul à l'air, toute la nuit. T'imagines même pas ces allures d'amante des faunes. La nymphe des satyres il y a longtemps, c'était elle. Digne enfant de Bacchus. Elle vide autant que moi. Comment qu'elle fait pour tenir debout ? Son esprit, c'est ça chez elle qui perd vite l'équilibre quand

elle se camphre. Elle, elle connaît son corps, elle vacillera jamais. C'est la reine des Amazones. Elle son corps c'est le sien. Puis même sa tête est à l'endroit, plus qu'elle ne veut l'imaginer. C'est la valse des aurores boréales certaines nuits avec elle. Moi quand elle agite les jambes sur le parquet dégueulasse de la remise, c'est mes yeux qui baisent l'essence de l'être-monde qu'elle représente. Je voudrais glisser ma langue entre chaque cellule de sa peau mais une vie ne me suffirait pas à déguster chaque pore de son corps. On va vite. On a peur de ne pas vivre assez. Vite, il faut dévorer cette salope. C'est violent, il n'y a plus de convenances. Puis y aura ce moment d'ivresse, où tout me semble de la poésie rare et magnifique, et alors ça s'élance, telle une voiture contre un mur, et je l'attrape. Vas-y que ça gueule et que ça montre que ça vit. Parfois quand je suis trop fait, c'est elle qui me bondit dessus. Elle dévore toute ma haine je crois, enfin juste un peu, un instant. Elle pompe lentement et ses lèvres captent l'angoisse bien puissamment, sa langue devient une sangsue remède à tous les maux. Elle absorbe la peine du monde.
Au matin, elle est rarement là, et ça de plus en plus souvent. Parfois je la retrouve sur le trottoir de la rue Merce, à côté de la banque, et elle ouvre la porte avec son sourire céleste. On lui donne rien souvent, mais qu'elle s'en fout la môme, c'est fou ça comme elle vit. Elle est là, à habiter le monde et à le regarder vaciller. Elle a toujours été ainsi. Je me souviens de la première fois, c'était mémorable. C'était dans la ZI, les gars y donnaient une petite performance, bon, ça c'est sûr, c'est pas les Champs-Élysées, mais ici les gens empestent pas l'artiche à 20 kilomètres à la ronde, ici y a des gens bien, on est pas des cochons nous, du moins pas de ceux qu'on enferme dans une cage et qu'on engraisse. Et c'est bien de liberté dont je veux parler. Y avait elle, un petit thaumaturge à échelle locale. Première fois que je voyais ça de mes yeux. Elle. Elle se brisait tous les os contre les autres jeunes crapules dans son genre. Une vraie vague, une vraie tempête, comme toujours. Et y avait elle, les deux collines de chair à l'air, et elle a bien vu à un moment que je regardais pas sa tête. Je sais pas si ça la tentait que je remarque sa frimousse mais elle a montré ses dents la gosse, et j'ai bien aimé ça.

Je devais pas être clean, je le reconnais parce que je lui ai montré mon service trois-pièces. Elle l'a bien vu et observé. Elle a continué sa danse du diable bouche bée, pas en cœur du tout, une vraie bouche du diable je vous dis, c'est un vagin même, et tout ça, crois-moi tout en regardant. Et là j'ai gueulé, ouais pas crié comme un simple gars qui interpelle un autre gars, j'étais perché, j'ai gueulé qu'elle non plus elle regardait pas les yeux des gens. Elle a commencé à se rapprocher, comme un vent traverse un parking, c'était pas mal sa façon de se traîner. Et qu'elle a gueulé à son tour : Eh dis donc tu veux la voir ? J'ai répondu que non. Bon sûr que je la voulais, mais j'étais tentée de la voir réagir à ça. Et là j'ai vu que c'était pas de la môme qui s'encanaille par manque de sensations, par pur sentiment puéril de révolte, elle est montée sur le zinc et elle a commandé deux bibines. C'est moi qui offre ce soir vieux con qu'elle a dit. Très naturelle le mignon. Elle m'a regardé pleine de joie, bon Dieu que c'était une gosse pleine de vie, on en voit plus des comme elle. Ça aussi ça me manque. On s'est bien rincés la tronche, je sais plus combien de temps, on y a passé la nuit, moi je l'ai fini entre ses cuisses, je me suis rincé le museau dans sa fourrure dense et chaude. Je sentais ses doigts vifs pas encore trop marqués par la rue parcourir mon vieux crâne crasseux. Elle emmêlait ses doigts dans mes cheveux et elle riait pas aux anges, ah y a que sous terre qu'on peut aimer un tel rire. Je m'en souviendrai toute ma putain de vie de ses sursauts et de son spasme.
Et voilà. Je souris comme un con. J'aime me souvenir de ça quand je vois la nuit me tomber sur la tête. C'est le moment où je l'attends. Parfois elle vient pas, plutôt rarement maintenant, sûrement parce qu'elle erre dans des champs avec sa nymphe sans cheveux. Ouais. Ça arrive de plus en plus souvent. Parce qu'elle a la mauvaise idée de débarquer quand je suis pas schlass ou lorsque je le suis trop. Puis voilà, y a eut cette dernière fois où j'ai piqué un renard des plus consistants. C'est Hélène encore une fois qui fera tout chier de travers pourtant je fais gaffe. Et elle l'a deviné aussitôt. Y a pas besoin d'un doctorat, elle a vu mes yeux. C'est arrivé plusieurs fois. Elle soupire lourdement, passe sa main dans sa chevelure terre et elle

me fait comme ça “Va falloir qu’on se dise au revoir vieil homme, allez une dernière fois et après je me taille, marre de tes conneries”. Elle fout ses fripes à terre comme si c’était pas les siennes. Puis c’est un démon ancien qui la hante. Ses yeux brillants me le disent “Ça va être ta fête mon pote”. Elle est pas méchante mais elle a son petit caractère. Elle est possédée par une vie que moi j’ai plus. Elle se vide la gnôle volée avec sa bande de faquins et elle vocifère “Bah alors, baise-moi”. Elle y croit pas plus que ça mais elle le veut vraiment. Elle se traîne, elle glisse comme l’antique reptile. Et moi, comme je suis brisé comme un animal en boucherie. Je la laisse faire. Je suis complètement hypnotisé et elle fait dans un chant “Je ne baiserai pas plus tard, c’est fini”. Elle se faufile contre moi, et elle scande le mot “Sodomie” telle une formule chamanique, plusieurs fois, c’est un rythme à éveiller les esprits les plus troublés, et alors je lui saute dessus, je la retourne sur le ventre, je me dresse en entendant son petit rire pointu, et son jeune corps nu érafle le mien suranné et râpeux comme une pierre millénaire, et je lui remets le coccyx en place. Elle adore ça, et je le sais. J’aime l’entendre rire et respirer comme une jument en plein effort. Elle agrippe ses phalanges à ce qu’elle peut. Chaque fois j’ai la sensation que la remise va s’écrouler avec mes coups, ses cris, et parce qu’à chaque fois j’y crois moi que c’est la fin. Je la baise comme si c’était la dernière et cette fois-là, où j’ai rendu à ses pieds, je l’ai perçu qu’elle ne plaisantait pas. C’était différent. Mais après tout, chaque fois je me dis que c’est la dernière. Je m’assieds sur le canapé disloqué de mon taudion, et je tente de me déroidir. J’attends un peu. La lumière baisse et bientôt je serai plongé dans l’obscurité. Si elle n’est pas encore là quand le soleil est couché, alors elle ne viendra pas cette fois-ci. Je guette le petit paquet et je m’ouvre une bière en attendant. Je m’enfonce dans le cuir rongé et sale, je regarde mon jean et j’y vois une tâche. Alors soudain, je me souviens qu’elle ne viendra pas et j’entame alors un énième voyage damné.

Kamila-Alice Volsteadt

Civique escorte

Le conseil du Manuel de civilité vous sera donné à la fin de la nouvelle.

Avant même d'avoir accroché ma plaque au 14e étage d'une tour de La Défense, j'avais déjà compris que, si je voulais vraiment jouer dans la cour des grands un jour, je serais bien obligée de penser à fréquenter les mêmes lieux que mes cibles potentielles. Invitée par le directeur de l'entreprise dont je gérais l'entrée en bourse, je voulais croire que ma présence à ce dîner de charité serait une opportunité unique de serrer des mains que je n'aurais pas l'occasion d'étreindre ailleurs. En me donnant mon carton, Charles m'avait précisé que le Président lui-même viendrait y faire un bref discours de motivation à l'attention des généreux donateurs prêts à défalquer de leurs impôts ce qu'ils offriraient à la recherche scientifique.

Les sempiternels embouteillages du vendredi soir sur le périphérique avaient considérablement retardé notre arrivée. La première entrée venait d'être desservie lorsque nous avons finalement pris place sous le regard désapprobateur de nos compagnons de tablée. Il y avait là un éminent professeur à la retraite et son assistant, tous deux accompagnés de leurs épouses. La discussion tournait bien évidemment autour du discours présidentiel que nous avions manqué, mais aucune trace du grand homme nulle part. Le temps d'arriver au dessert et j'étais assommée d'ennui. Charles, lui, semblait s'être dilué dans la monotonie de la

conversation. Je commandais un scotch, puis un deuxième. Mon regard errait sur la salle au-dessus des têtes, s'arrêtant parfois sur les gorilles en faction à chaque porte donnant sur l'extérieur. Celui qui gardait l'accès à la terrasse titillait jusqu'à mes papilles tant il me semblait comestible. Peut-être que, si je le provoquais un peu, j'aurais droit à un plaquage et une fouille en règle ? Peut-être même pourrais-je tâter de son tonfa ?

L'heure était aux cafés, cognacs et commérages mondains. Je n'en pouvais définitivement plus. Je terminai mon dernier Lagavulin et je pris discrètement congé, laissant mon cavalier à son ennui.

Me voici enfin à l'air libre. Il me semble bien avoir aperçu une station de taxis pas très loin en arrivant. Le gravier crisse sous mes semelles. Il n'est pas minuit et je tangue sur mes talons aiguilles en traversant la cour. J'ai besoin de faire pipi. J'aurais quand même pu penser à y aller avant de partir, c'est toujours pareil. Je pourrais faire demi-tour, mais je n'ai aucune envie de tomber sur Charles et j'ai déjà assez de mal à marcher comme ça.

Le chemin d'accès à la propriété est bordé d'un côté par une rangée de tilleuls et de l'autre par des buissons d'ornements et des arbustes épars. L'obscurité et la densité de leur feuillage me semblant suffisantes, j'écarte quelques branches pour me frayer un passage et j'avance. A quelques mètres du chemin, l'obscurité est presque totale. Je m'arrête et patiente jusqu'à ce que ma vue s'ajuste et que je commence à discerner troncs et racines.

Je remonte précautionneusement le bas de ma robe et fais glisser ma culotte sur mes chevilles. Je m'accroupis, tâchant à la fois de garder un semblant d'équilibre et de trouver une position me permettant d'épargner ma lingerie et mes chaussures. Je suis si près du sol que le jet libérateur rebondit sur les brindilles pour éclabousser mes cuisses de gouttelettes tièdes. Un craquement juste derrière moi m'arrête net. "Je vous en prie, Madame, continuez, c'est ravissant !" Je tourne la tête et je distingue une silhouette. L'homme est assis, vaguement adossé à un tas de branchages. " « Moi aussi je suis venu là pour satisfaire un besoin pressant. Puis j'ai trouvé l'endroit calme et j'ai décidé de m'y reposer un peu. Enfin, je suis surtout tombé en

pissant ! Le champagne… Mais continuez, vous êtes délicieuse !”. Pourquoi n’ai-je pas le réflexe de me rajuster ? La situation m’excite et je décide de m’y abandonner. Cette soirée commence à devenir intéressante. Je remonte un peu ma robe et je sens mon urine sourdre à nouveau. Je sens le regard de l’homme sur mon postérieur et l’image se projette dans ma tête. “Votre cul devrait être encadré. Vous êtes splendide.” Bien que légèrement éthylique, le timbre de sa voix vibre étrangement dans mon ventre. Je me cambre et écarte un peu mes fesses en laissant s’écouler les dernières gouttes.

Je remonte ma culotte et m’allume une cigarette. “Vous en voulez une ?” Je m’approche et lui tends le paquet. C’est en approchant la flamme de mon briquet que je le reconnais. “ « Oui, oui, c’est bien moi. Mais ne faites donc pas cette tête ! Nous avons un problème beaucoup plus sérieux, regardez !” Mon regard suit son geste et je vois le tissu du pantalon complètement distendu par une trique me semblant plus que réglementaire.

“Si me voilà ainsi, c’est avant tout de votre responsabilité” reprend-il. “ Et je la connais, lorsqu’elle se réveille, plus moyen d’en faire façon si ce n’est en comblant ses exigences. Vous ne pouvez décemment pas refuser votre aide. La Nation a besoin de vous ! J’en appelle à votre sens du devoir, Madame. Mon sexe ainsi bandé me fait souffrir et me tourmente. Prenez-le dans votre bouche et sucez-moi. Sucez-moi comme un vieil ami, sucez-moi par patriotisme, sucez-moi car ça vous excite, toute nouvelle raison sera pertinente, je vous laisse le choix de la justification, mais sucez-moi, voulez-vous ?”. Je comprends immédiatement toute l’urgence de la situation, mais il me semble indigne d’honorer la bite présidentielle à quatre pattes dans les taillis. “J’imagine qu’on doit vous attendre, non ? Appelez votre chauffeur afin qu’il s’avance sur le chemin et vienne m’aider à vous relever. Une fois dans votre voiture, je serai extrêmement honorée de vous porter secours.”

A peine le temps de rejoindre l’allée que je vois arriver la limousine. Sur le siège passager, je reconnais le garde du corps de la terrasse. De mieux en mieux. Je lui indique la direction à prendre et il réapparaît quelques instants plus tard, soutenant les pas chancelants

du grand homme. “Monsieur le Président, vous n’êtes pas raisonnable. Nous vous cherchons partout depuis une heure. Et regardez dans quel état vous êtes ! Il est heureux que Madame ait bien voulu vous porter secours.” Le chauffeur ouvre la portière arrière et me fait signe d’entrer dans ce qui ressemble à un salon miniature. Les deux hommes installent leur patron à mes côtés et le garde du corps prend place sur le siège qui nous fait face. Le chauffeur reprend sa place et nous démarrons, escortés par deux motards apparus comme par miracle à notre suite. “Madame, si vous voulez bien procéder !” Je m’installe à genoux sur la banquette et m’approche pour défaire la boucle de ceinture. Le bouton de la braguette est projeté contre le plafond et la fermeture Éclair s’ouvre d’elle même sur un chibre rubicond. Hors de question de perdre plus de temps, je dépose mes lèvres sur le gland congestionné et l’enduis de salive. Un grognement rauque accueil mon geste. Mes lèvres en collier, je descends doucement le long du sexe. Contre toute attente, je le sens grossir encore dans ma bouche. Quelques aller-retours et je dois déjà reprendre mon souffle. Je tourne la tête et je tombe sur le demi-sourire narquois de l’armoire à glace. “Je suis ravie de vous amuser, mais vous pourriez éventuellement faire preuve de courtoisie et vous rendre utile !” lui dis-je en lui indiquant mon postérieur. Je reprends ma besogne et m’active au rythme que l’auguste main imprime sur ma nuque. Ma robe est posément remontée sur mes reins et mon cul est repositionné pour en faciliter l’accès. Des doigts glissent dans mes replis et mon échine se hérisse de frissons lorsque le plat de la main tapote mon pubis. Ma mâchoire commence à demander grâce et aucun signe ne m’annonce l’issue triomphante de ma besogne appliquée. Il est temps de passer aux choses sérieuses. Gardant son gland dans ma bouche, je collecte un peu de ma cyprine à sa source et en tartine l’index et le majeur de ma main droite. Je les présente à l’entrée de son cul. Il me voit venir et spontanément s’allonge un peu plus pour libérer le champ de cette nouvelle opération. Sa queue dans l’étau de mes joues, j’introduis doucement mes doigts et, dans une parfaite synchronisation, je sens que mon séant est investi par le garde du corps. Ces messieurs gémissent de

concert. Les voies du grand homme sont aisément pénétrables, la force de l'habitude, sans doute. Du coin de l'œil, j'aperçois le portail de l'Elysée et j'accélère la cadence. Le coup de rein libérateur de mes deux partenaires est quasi simultané. Le goût unique de la semence présidentielle coule dans ma gorge, et j'entends le chef de l'état ânonner “Avalez tout, Madame, il ne faudrait pas salir vos vêtements, il y a eu des précédents !”.

Le lendemain, un livreur m'apportait une énorme gerbe de fleurs. Sur la carte était écrit : “Merci Madame.” et en signature “La Patrie reconnaissante”.

Louisa K.

Inspiré par :

Si, au cours d'une vadrouille nocturne, vous rencontrez le Président de la République, complètement saoul, tombé dans le ruisseau, faites-le reconduire à l'Elysée avec les honneurs dus à son titre.

Le cantique du macaron

A l'Eglise
Pendant le sermon, si le prédicateur paraît croire à la « pureté des jeunes filles chrétiennes », ne vous mettez pas à pouffer de rire.

Lætitia avait 15 ans. Moi aussi. J'étais timide et puceau. Elle était mon totem masturbatoire depuis quelques mois. Une poitrine fondatrice pour ma libido d'adolescent. Ses cheveux étaient blonds et ses yeux bleus, un cliché peut-être, mais un beau cliché. Elle était un peu ronde ce qui donnait à son corps une épaisseur de Madone et à son cul un pouvoir hypnotique.

Elle était la fille d'une des familles les plus pratiquantes de notre village. Ce qui me laissait peu d'illusion sur la possibilité d'un péché de chair avant engagement devant Dieu et sa mère.

Nous avions une amie commune un peu plus âgée, Marie-Françoise, elle aussi croyante et pratiquante. Un après-midi, au début de l'été, dans mon jardin, cette dernière me parla de Lætitia : c'était la fille la moins pudique qu'elle ait jamais côtoyée. Elle me raconta comment elle se déshabilla sans manière un jour où celle-ci lui avait proposé d'essayer des maillots de bain dans sa chambre.

Je les imaginais, toutes deux nues, leurs toisons blondes et brunes, leurs seins laiteux sautillant durant les essayages, leurs croupes jaillissantes lorsqu'elles se penchaient pour essayer un maillot. Mon érection était si forte qu'elle en était douloureuse.

Elle dut remarquer mon trouble, car elle me sourit, me regarda droit dans les yeux, désigna mon entrejambe d'un index moqueur et

me dit : "Ne serais-tu pas un peu à l'étroit ? Je te sens comme…. possédé."

Rougissant et sans voix, je détournais le regard. Elle s'approcha de moi, se pencha et me chuchota à l'oreille : « Mon sens de la charité ne peut supporter de te voir ainsi dans la détresse morale. Laisse-moi faire mon devoir de bonne chrétienne. »

Elle déboutonna mon pantalon, sortit mon vit et commença à le branler.

Sa main était douce. J'étais bouleversé. C'était la première fois qu'une femme prenait mon destin en main.

" Théologiquement parlant, je suis à l'abri du péché… pour l'instant."

Elle continuait son mouvement mais en plaçant, après l'avoir léchée, la pulpe du pouce sur le frein. Le plaisir augmenta, je ne savais pas si j'allais tenir très longtemps avant de me répandre. Mon orgueil de jeune mâle luttait pour tenir coûte que coûte.

« Néanmoins, je vais assez rapidement me trouver dans une position philosophiquement périlleuse. Vois-tu je ne peux gâcher ta semence, elle est sacrée. Je vais donc m'arrêter lorsque nous serons proches du péché. »

Mes mains se crispaient sur les accoudoirs du fauteuil en rotin, je n'entendais plus que sa voix, je ne voyais plus que sa main allant et venant.

"Alors je me tournerai, préservant ainsi mon salut. Je te laisserai choisir ta voie. User du libre-arbitre que le Seigneur, dans sa grande bonté, nous a donné pour rendre plus louable encore le choix de ceux qui le suivent, ce qui sera mon cas, et plus triste la déchéance de ceux qui s'éloignent de ses commandements comme Onan et ses tristes séides."

Durant tout son sermon – qui me donnait l'impression étrange d'être masturbé par un Jésuite – elle avait changé de rythme, me mettant plus encore au supplice, j'allais jouir. L'échéance était proche.

Elle stoppa net ses caresses, se redressa, me tourna le dos.

« Je te laisse choisir. Mais je ne veux pas te voir sombrer dans le

péché si tu choisis la voie de la main gauche. »

J’étais tremblant. Je regardais mon sexe dressé, palpitant. Je ne savais que faire.

« Je vais essayer de t’apporter une aide spirituelle si tu le veux. » Elle déboutonna son jean. Ses fesses blanches et fermes m’apparurent. Elle se pencha, prit appui sur la table et écarta les jambes.

Enfin ! Enfin je voyais un con. Verticale gousse rougeoyante sous la brume sombre des boucles noires. C’était superbe.

"J’espère que cela te montre à quel point le péché est sombre et l’Enfer profond. Fais le bon choix. "

Je m’emparais de mon membre et me mis le branler presque frénétiquement. Je devais gémir. Je ne sais plus. J’étais entièrement plongé dans l’abîme de sa chatte. L’orgasme me foudroya. Le foutre jaillit, inondant ma main. J’étais pantelant.

Je l’entendis se rhabiller. Elle s’approcha. Son visage, nimbé par la lumière perçant entre les feuillages, apparu au-dessus du mien, elle me sourit doucement, caressa mon front.

"Je ne serai pas celle qui te jettera la première pierre. J’ai vu les affres du dilemme que tu as dû affronter. Pauvre petit. Laisse-moi comme Jésus, avant la Cène, te laver les pieds…. enfin ton membre le plus souillé…"

Elle s’agenouilla, à l’aide de Kleenex et de l’eau fraîche de la carafe posée sur la table, elle nettoya ma hampe si penaude. Ce fut délicieux. Presque maternel.

Une fois, ces ablutions finies, elle me laissa. Elle avait rendez-vous avec les jeunes de la Paroisse. Il y avait un débat organisé sur l’Église et le corps.

« Je prierai pour ton salut. J’ai bien senti que tu avais besoin de mon soutien pour le trouver. A bientôt. Oh ! Une dernière chose, t’avais-je dit que mes parents avaient hésité à me prénommer Marie-Madeleine ? » Son sourire avait quelque chose de profondément innocent. Peut-être celui qu’eut Eve avant d’accepter la pomme.

Dans l’heure qui suivit, je me branlais une nouvelle fois.

Quelques jours après, elle m’appela et m’invita à l’accompagner

chez Lætitia. C'est ainsi que je me retrouvais devant la porte de celle-ci avec Marie-Françoise, jupe légère et corsage de cotonnade, à mes côtés. Avant de sonner, elle me regarda fixement et me demanda :

– Tu vas bien ? Je te sens un peu tendu, non ?

– Non, non… répondis-je en déglutissant.

– Encore en pleine possession ? ironisa-t-elle en tirant la chaînette d'une antique sonnette dont le tintement m'empêcha de lui faire la réponse cinglante que je n'avais pas.

Nous étions dans une grande cour pavée. Elle habitait dans une ancienne brasserie. De grands bâtiments du XIXème siècle en briques et aux fondations de grès. La brasserie avait cessé son activité durant les années 60. Les bâtiments étaient couverts de lierre, ils n'étaient plus vraiment entretenus mais pas encore à l'abandon. Une ruine romantique en devenir, l'écume d'une inévitable décrépitude, la douceâtre odeur de décomposition d'une famille de notables ruraux tentant de rester dignes sur le radeau de leur glorieux passé.

Cette atmosphère de décadence donnait aux choses une patine onirique troublante. Le syndrome du "Grand Meaulnes" n'était pas loin. Je fis appel aux mânes de P. Louÿs ou de Donatien de Sade pour m'en garder.

La porte s'ouvrit.

Vénus sortant du vestibule.

Elle portait une robe blanche, transformée en théâtre d'ombres par la clarté venant du jardin, à l'autre extrémité du couloir. On ne devinait pas son corps à travers le tissu, c'est lui qui vous dévisageait. Le seul contour des hanches et l'orbe des seins suffirent à me paralyser.

– Dis-moi, ton ami, est-il en train de voir la vierge ou fait-il un AVC ?

– Ou une petite possession démoniaque, c'est un habitué. Je te raconterai. Si ta position sur la question n'a pas changé depuis la dernière fois, je crois que ta première hypothèse serait la plus plausible bien que l'article « une » serait plus adéquat et moins

blasphémateur. Oh ! Réveille-toi ! railla Marie-Françoise en claquant des doigts devant mon visage.

- Pardon. J'étais…. J'étais ébloui. Euh… Bonjour, Lætitia arrivais-je à balbutier.

– Dois-je le prendre comme un compliment ? répondit-elle un sourire aux lèvres. Sois le bienvenu chez moi !

Elle m'embrassa sur les deux joues en collant sa poitrine sur mon torse. Un peu plus que ne l'exigeait le mouvement me sembla-t-il.

Elle nous guida vers le jardin. « Nous y serons au frais et plus tranquilles » déclara-t-elle.

Je suivis notre hôtesse et Marie-Françoise, leurs culs dansaient une gigue orgiaque au rythme binaire sous les étoffes légères. Mon érection naissante s'annonçait granitique.

Le passage par le sas du corridor fut ponctué de différentes strates d'odeurs d'encaustique, de lavande embaumée et de vieux tissus. Un crucifix en ivoire patiné ne me quitta pas des yeux durant les quelques secondes du trajet. Le fumet du péché devait l'attirer.

Je me demandais si de telles pensées et le bruit du sang battant mes tempes n'étaient pas effectivement le signe d'une imminente crise d'apoplexie.

Nous nous retrouvâmes dans un jardin que l'on pouvait qualifier d'anglais par charité et à l'abandon par lucidité. Les rayons du soleil, dans ce bouillonnement végétal, viraient au vert émeraude.

Elle nous installa sous une pergola phagocytée par une vigne vierge où nous attendaient des chaises et une table en teck.

Nous discutions de diverses choses bien que le « nous » était plus un « elles », fasciné que j'étais par la chair de Lætitia. La courbe de sa nuque, dont je goûtais presque la saveur que je devinais saline par cette chaleur. Les soubresauts de ses seins ponctuant ses gestes. Ses doigts replaçant une mèche dans un geste si féminin qu'il se métamorphosait en archétype bandant.

Elles interrompirent leur discussion, échangèrent des regards entendus, et Lætitia me déclara :

– Dis-moi, tu es bien silencieux. T'ennuierais-tu en notre compagnie ?

- Je…. Non. C’est simplement que les voix féminines ont toujours eu un effet hypnotique sur moi. Un truc freudien sans doute….

- Ou alors c’est mon décolleté ? Ce qui serait une explication moins freudienne et plus évidente. Quoique le vieil Autrichien aurait pu en dire bien des choses. De ton attitude s’entend parce que mes seins n’ont rien de freudiens…. Enfin pas plus que ceux de toutes mes compagnes de mamelons.

Devant ma gêne et mon étonnement, elles éclatèrent de rire.

- Reprends-toi ! Je plaisante….

– Je n’en suis pas certaine, l’interrompit Marie-Françoise, en me regardant.

- Ton mauvais esprit est toujours délicieux ma chère. Mais tu mets notre ami dans la gêne…. peut-être qu’il n’aime pas mon décolleté.

- Mais si ! Enfin…. Je veux dire… Il est beau mais… Je…

J’étais en plein naufrage. Elles riaient de plus belle.

– Allez ! J’arrête de te torturer. Voulez-vous un café ou un thé ?

Nous nous accordâmes sur le café. Elle nous quitta donc quelques minutes.

– Tu lui plais, sais-tu ?

– Tu crois ? Ma réponse fut bien trop empressée pour être honnête. Marie-Françoise me gratifia d’un sourire en coin qui disait : « Touché ! »

– Hum… Je n’en suis pas absolument certaine. Même si je la connais bien, presque bibliquement pourrais-je dire depuis notre essayage des maillots. Tu te souviens de cet épisode, j’en suis certaine. Tu avais bu chacune de mes paroles.

Et elle accompagna son propos d’un geste mimant une masturbation avec un sourire proprement angélique.

Je crois que mon visage dut atteindre dans l’échelle chromatique des rouges les nuances les plus cuisantes.

Lætitia revint avec du café et des macarons. Le parfum de l’arabica se répandait. J’apprécie le parfum sensuel du café bien supérieur à celui, plus cérébral, du thé.

– Un proverbe turc dit que « le café doit être noir comme l’enfer, fort comme la mort et doux comme l’amour ». J’ajouterais « profond

comme l'orgasme » affirma-t-elle en versant le breuvage dans les tasses.

– J'en prendrai plusieurs tasses, Lætitia. Cela me fera un orgasme multiple en évitant le tennis-elbow.

– La gourmandise est un péché mortel, Marie-Françoise, méfie-toi.

– Si je peux me permettre : pour des jeunes filles chrétiennes, vous me paraissez avoir des propos assez infernaux. Enfin, je suis athée. Je ne connais pas bien les mœurs sexuelles des agneaux de Dieu.

– Mais il parle, Marie-Françoise ! Et il a de l'humour en plus.

– Je te l'avais dit.

– Moquez-vous mais reconnaissez que certains de vos propos ne sont pas ceux que l'on aurait pu espérer trouver dans la bouche d'honnêtes chrétiennes…

- Si tu savais ce que l'on peut trouver dans nos bouches ! s'amusa Lætitia. Si Dieu a créé le clitoris, modelé vos vits et nous a permis l'orgasme, c'est bien pour en user…

– Et en abuser ! s'exclama Marie-Françoise en prenant un macaron. Puisque que nous parlons – enfin - de sexe, j'ai toujours trouvé un côté un peu "vulvaire" aux macarons. Vous ne trouvez pas ? Elle inclina son macaron verticalement. Regardez ces jolies petites lèvres charnues débordant de la fente délicate. Elle passa la langue sur le bourrelet de crème au beurre.

– Sache que tu provoques en moi des choses étranges, espèce de succube ! rit Lætitia.

Elle se leva, dégagea la table devant notre amie commune, s'assied, releva sa robe et écarta les jambes.

– Puis-je me permettre de te proposer un macaron que j'ai préparé avec amour ?

Elle releva ses fesses afin que les mains de Marie-Françoise puissent lui retirer sa culotte.

- En coton, blanche… Elle est "vaticane ment correcte" ta culotte.

Elle plongea au cœur des cuisses de notre hôtesse. Lætitia ferma les yeux, une main dans la chevelure brune de son amante et exprima

par un soupir l'étendue de ses qualités de goûteuse.

J'étais fasciné par la bouche entrouverte de Lætitia, la pointe de sa langue entr'aperçue, les fortins de ses mamelons gonflés et durcis sous la robe. Rien d'autre n'existait que leurs mouvements, les gémissements de la goûtée et les bruits mouillés émis par la goûteuse, le soleil tachant leurs corps, l'odeur du café et la pulsation du sang dans mon corps qu'il soit ou non caverneux.

Marie-Françoise releva la tête – ses lèvres et son menton brillaient – et dit, en se tournant vers moi :

– Mais je suis impolie peut-être que tu voudrais toi aussi savourer la mignardise de Madame ?

– Bien sûr ! Le cri venait du cœur mais aussi d'autres profondeurs bien moins mignardes.

Elle me prit par la main et m'amena sur la chaise qui faisait face au con de Lætitia.

– Je sais que tu n'es pas habitué à la chose. Goûter au sexe d'une femme n'est pas chose facile. Il faut de l'application, de l'enthousiasme mais aussi de l'humilité et un palais éduqué. Laisse-moi donc te guider.

Sur la table, la propriétaire du macaron de chair, nous regardait en souriant. Sa chatte était d'une innocence désarmante. Une toison blonde, légère, laissant voir ses replis les plus intimes. Les nymphes étaient rosées et ne se laissaient pas dominer par les lèvres sombres de cette admirable plaie.

– C'est si beau… et si impressionnant à la fois, murmurai-je.

– Ah ! Non ! C'est un peu court, jeune homme !

On pouvait dire…. oh ! Dieu ! …. bien des choses en somme…

En variant le ton, par exemple, tenez :

Amical : "Que de beauté, malheureusement cachée.

Faites-vous fabriquer un miroir pour toujours l'admirer"

Descriptif : "C'est un vallon…. C'est un pays de cocagne….

C'est un jardin de Babylone…. Que dis-je un jardin de Babylone ?

C'est Babylone elle-même !

Curieux : "de quoi sert cette belladone ?

De cachette, madame, à un cénobite ?"

Gracieux : "aimez-vous à ce point les bites
Que maternellement vous vous préoccupâtes
De tendre ce nid à leur hâte ?"
Prévenant : "gardez-vous, votre âme entraînée
Par ce poids, d'en devenir folle !"
Tendre : "faites-lui faire un petit parasol
De peur que sa couleur au soleil ne se fane !"
Cavalier : "quoi, l'amie, ce bouton est à la mode ?
Pour y exercer sa langue c'est vraiment très commode !"
Emphatique : "aucun vit ne peut, sexe magistral,
T'emplir tout entier, excepté celui de Baal !"
Dramatique : « c'est la Mer Rouge quand il saigne ! »
Admiratif : « pour un gamahucheur, quelle enseigne ! »
Lyrique : « est-ce une conque, êtes-vous la Vénus ? »
Naïf : « Pourquoi ce monument, m'est inconnu ? »
Respectueux : "souffrez, madame, qu'on vous salue,
C'est là ce qui s'appelle avoir la clé des Éons !"
Militaire : « ouvrez contre cavalerie ! »
Pratique : "voulez-vous le mettre en loterie ?
Assurément, madame, ce sera le gros lot !"

- Seigneur que votre style est pompier et vos alexandrins estropiés, ma chère. En outre, je ne parlerai pas du plagiat par charité chrétienne. Laissez donc notre ami catéchumène apprendre le plus beau des sacrements. Et de sa main droite, elle plongea ma tête vers mon baptême cunnilingue.

Je commençais par embrasser la chair douce et veloutée autour de la fente. J'improvisais, j'espérais faire au mieux.

– C'est bien. Il convient de ne pas oublier qu'un con n'est pas limité au clitoris. N'hésite pas à explorer les alentours. Des coteaux des lèvres jusqu'au Mont de Vénus, il existe de nombreux chemins où tu pourras jouer au petit messager du bonheur. Et surtout n'oublie pas que tu as des mains ! Tu dois en user pour ouvrir les rideaux de chair et découvrir la scène où, j'en suis sûre, tu vas briller. Par contre, Lætitia comme moi-même tenons à notre pucelage, donc tu n'introduis rien dans notre for intérieur à part le bout de ta langue.

- J’approuve ma coreligionnaire, mon cher novice. Nous tenons à notre pucelage. Un atavisme judéo-chrétien cher à notre corps…. mais il reste bien d’autres voies… Hum ! Il est doué, ma chère amie.

Je venais d’écarter les grandes lèvres et d’effectuer une remontée de ma langue vers le mont de Vénus en écrasant au passage le bouton se trouvant sur ma route.

J’aperçus du coin de l’œil, Marie-Françoise, la jupe relevée, s’asseoir d’une fesse sur la table et se caresser.

– Marie est en train d’égrener son chapelet. Lætitia me regardait, je levais les yeux vers elle sans arrêter mon ouvrage. Tu l’as inspirée.

- Certes, je dois l’avouer, ma chère. Mais continuons ma catéchèse : tu peux, à l’aide de tes lèvres et de ta langue exercer diverses pressions et sollicitations. Emprisonner les nymphes tout en parcourant leurs crêtes, sucer le clitoris pour le faire sortir de son capuchon, souffler le chaud et le froid…. Une glossolalie qui fera chanter tes louanges si la prière est dite avec la foi dans la chair.

J’appliquais donc ces conseils, utilisant mes mains pour lever le voile sur son intimité. Ma langue virevoltait, ma salive mêlée à la cyprine bénissait la table. Je sentais son corps se tendre ou se relâcher, ses yeux parfois se planter dans les miens puis s’enfuir vers le ciel ou disparaître sous ses paupières, sa bouche sourire ou s’étirer dans un rictus de plaisir aux accents doloristes, sa voix gémir, chuchoter et chanter des requiems.

Marie-Françoise chantait en canon son plaisir exacerbé par celui de son amie. Elle me passait parfois une main dans les cheveux ou agaçait un téton de Lætitia qui devait en faire autant bien que je ne puisse le voir.

Soudain, tout s’accéléra, les gémissements qui devinrent halètements, les contractions des muscles, du bassin, la pression des doigts sur mon crâne.

Elles jouirent presque de concert, je dus me maintenir pour ne pas être désarçonné, je sentais les vagues de plaisir rayonner. Leurs prières montaient au ciel. On y entendait de l’adverbe d’opinion, de l’impératif et des interjections. La grammaire du plaisir.

D’un geste délicat, elle me repoussa.

– Sache que ta foi sera récompensée.

Elles se mirent donc à retirer mon pantalon.

Saisissant ma bite, Marie-Françoise la présenta à son amie.

– Mangez-en car ceci est son corps.

Lætitia fit faire à sa langue une reptation infernale qui finit en un baiser enflammé des deux jeunes filles, prenant en tenaille mon gland qui n’en demandait pas tant. J’étais à deux doigts d’entonner "Plus près de toi, Seigneur". Une d’entre elles – je ne saurais dire laquelle - me mit à l’Index et me permit de comprendre l’attrait qu’avait l’antique Sodome pour certains plaisirs.

Lætitia prit une gorgée de café et ma bite dans sa bouche. La chaleur et le parfum du café, la douceur de ses lèvres et l’agilité de sa langue me conduisirent au bord de l’abîme.

– Oh mon Dieu ! Je viens ! est, je crois, tout ce que je pus dire.

– Nous l’avons converti ! s’amusa Lætitia.

Je jouis. Laquelle me branlait ? Laquelle me suçait ? Je n’en avais plus cure. Je fus agité de spasmes en murmurant des "Seigneur…." qui firent dire à Marie-Françoise que leur prosélytisme, certes atypique, avait une certaine efficacité.

Lætitia, me baisa le front, et proclama : " Ite missa est".

Marie-Françoise, tout en grignotant un macaron, et, en me soupesant les couilles, ajouta :

– Il te restera, mon frère, à apprendre à te confesser, car je sens ta conscience chargée de lourds péchés. Mais à chaque jour suffit sa peine. Nous verrons cela dimanche.

Camille Eelen

Oh Seigneur !

Le conseil du Manuel de civilité vous sera donné à la fin de la nouvelle.

Notre Père qui êtes aux cieux, quand donc m'écouterez-vous ? Vous qui avez mis enceinte la Marie par l'effet de votre esprit, je vous en supplie, accordez à une pauvre pénitente cette demande infime.

Je vous en prie, Seigneur, j'ai été patiente, j'ai été persévérante. J'ai goûté à tous les sexes que vous avez mis sur ma route, j'y ai goûté tantôt avec avidité, tantôt avec la plus grande retenue, j'y ai mis du cœur ou de l'ambition, j'ai avalé ou recraché leur semence selon mes humeurs, pour comprendre, Seigneur, pour devenir meilleure amante de jour en jour, tendre à la perfection, pour offrir à celui qui m'épousera la meilleure des femmes, et la maîtresse la plus talentueuse qui soit.

Oh, oui, Seigneur, je le reconnais, je manque d'humilité, et même, je pèche par ambition… Et pour cela je vous demande pardon, Seigneur, soyez clément envers une jeune brebis égarée. Le mariage, il n'y a que ça pour m'élever un peu de ce rang de manante, moi, la petite bonne discrète. Ma mère était bonne, monsieur, ma grand-mère avant elle était femme de chambre. Moi je veux être une femme bonne en chambre, vous comprenez ?

Je veux que le maître qui m'a souvent culbutée, et vaillamment, pour m'apprendre les bonnes manières, m'offre en mariage à un jouvenceau que je pourrai éblouir, éduquer à mon goût et attacher à

mon con. Et surtout, Seigneur, je voudrais que ce jouvenceau ait le sexe graniteux, la pine douce, la vaillance de la jeunesse mais l'endurance des vieux, la curiosité des innocents et la délicate perversion de ceux qui savent…. Oh Seigneur, donnez-moi la grâce, donnez-moi un sexe à combler, je le garderai tout au fond de moi, les nuits de froidure. Et les nuits d'été, je vous promets de l'emmener prendre le frais, visitant les forêts et sous-bois, cueillant mon eau sur les écorces vertes, fouillant mes chairs au grand air. Je ne m'opposerai jamais, mon Dieu, et même j'offrirai volontiers à celui qui me prendra sous son aile, sein et bouche, cul et con.

Ma condition est modeste, Seigneur, pensez-vous qu'il y ait un homme, un seul, que mes savoirs des choses du sexe puissent combler simplement ? Il faudra qu'il soit rêveur ou riche, que nous puissions à nuit ne point dormir, et à jour ne point faillir. J'ai l'entraînement, mon Dieu, pour tenir les longues saisons : lorsque le maître recevait, il m'arrivait de rendre hommage à ses invités nombre d'heures, et parfois même plusieurs à la fois. Le maître disait que mon talent de la luxure n'a d'égal que ma foi aveugle en vous, et que si je suis ainsi faite, c'est que vous l'avez voulu.

Cette fois, je pense que je suis prête, Seigneur, et je vous demande, je vous supplie de m'aider. Je crains que mon Maître ne soit mort avant mes épousailles, et que je sois à tout jamais condamnée au couvent. Non pas que les femmes ne me goûtent point, ma Mie la cuisinière a une langue si experte…. Mais je ne peux, Seigneur, vivre sans un sexe viril à honorer, sans être visitée, excitée, transpercée, sans goûter à la sève d'un mâle aimé, que j'aurais nourri de mes propres coulées, sans cette jouissance à râler d'émoi, pleurer et rire dans le même temps, quand les sens s'affolent, quand le corps frôle le trépas.

Voyez Seigneur comme je suis dans le besoin, comme il faut que vous m'aidiez…. Luxure et vanité, j'accumule les péchés. Et pourtant, comme je rendrais grâce à votre Saint Esprit, et à votre corps tout autant, si vous exauciez cette prière.

S'il vous plaît, Seigneur, faites que je ne manque jamais, ni de pine, ni de doigts, ni de bouche, oh quel effroi ! Seigneur, accordez-

moi les mille talents, ceux qui élèvent les corps un peu plus vers vos cieux.

Mais j'entends arriver Monsieur le Curé, Seigneur, il cherche une bonne m'a-t-on dit…. Le voici près de moi, agenouillé, silencieux. Foutredieu ! Sa bure le trahit. Entre ses cuisses, sous mes yeux, le plus magnifique des braquemarts. De ceux qu'on aime sans épousailles, même pour une heure, même sans jouir. Et il relève sa robe, et déjà je vois luire le gland, appétissante larme. Oh Seigneur !

Je poursuivrai mes prières, Seigneur, les mains jointes sur ce vit, honorant votre grandeur et votre miséricorde. Aveuglée par la vanité, j'ai cru que seul le mariage pourrait me sauver, alors qu'il suffisait de me tourner vers Monsieur le Curé.

Oh Merci, merci merci mon Dieu…

Nora Gaspard

Inspiré par :
N'oubliez pas de dire « s'il vous plaît » quand vous demandez une pine, ou de répondre « merci » quand on vous la donne.

À la maison

Ne vous mettez pas au balcon pour cracher sur les passants : surtout si vous avez du foutre dans la bouche.

« Agenouille-toi ! »

Un matin comme un autre. Ces matins où le temps ne compte pas. Non, tu le maîtrises, tu le rythmes à ta propre cadence. Tu décides.

”Comment vais-je m’habiller ?”

Petit sourire en coin, regards qui se croisent.

”Tu penses à cette petite robe, non ?”

Quand les traits de ton visage sont plus bruyants que ta propre langue.

La diffraction de la lumière est tellement plus agréable à contempler sur la peau nue, les longueurs d’ondes qui se séparent le long des cuisses et des hanches …

– Je ne sais pas quoi mettre comme dessous ?

– Le Vent ?

– …

Même avec l’habitude, tu arrives toujours à te trouver un peu bête quand tu essaies d’être drôle. Ça ne dure jamais longtemps.

13h du matin, la faim et la chaleur nous poussent à sortir pour chercher de quoi alimenter nos cerveaux.

Tu ne le sais peut-être pas, mais j’adore regarder tes cheveux au soleil. Il y a la couleur et les mouvements oui. Mais il y a les reflets aussi. Ces couleurs qui n’apparaissent que dans certaines conditions. Comme les étoiles filantes. Si ton esprit n’est pas prêt à accueillir ces

nuances, tu ne les apercevras jamais. Tant pis pour toi. Mais moi je veux les capter. Je veux les voir, les ressentir, les attraper. Alors je te regarde, l'air de rien.

Ces nouvelles chaussures te donnaient une démarche hésitante aujourd'hui. Comme si la distance entre chaque pas était réduite. Catalyseur de l'imaginaire. Et puis on s'assied à cette terrasse de restaurant. On commande, on boit, on mange, on se sourit. Tes jambes au soleil qui se balancent sur ta rythmique naturelle. J'essaie de trouver une mélodie d'accompagnement, mais c'est la ligne de basse qui m'emplit l'esprit. Plutôt funky d'ailleurs cette ligne. Funkadelic, Bootsy Collins. Relativement cul, on peut le dire. "Free your mind and,… ", and, and, … On se lève, tu passes tes mains au bas de ta robe, tu te redresses et nous partons.

Tu prends ma main, placée innocemment sur tes hanches. Tu me dis alors :

– Une dame doit être convenablement accompagnée dans la rue. On ne sait quel danger pourrait surgir.

Tu la déplaces alors en direction de tes fesses. Je ne me fais pas prier. Le galbe agréable sous la paume, le sillon les séparant, le chemin de l'élasti… Non pas de chemin.

– Parler en public des vêtements intimes des dames est complètement prohibé. Surtout si elle n'en porte pas.

Silence et mes yeux écarquillés.

Le rose aux joues, la démarche hésitante, le regard sensuel, le déhanché timide. Autant d'indices évidents masqués par l'inattendu.

Ma main devient plus sûre d'elle. J'ai envie de passer outre ce tissu. Dans ma tête, je suis passé à l'acte. Dans les faits, les pouvoirs de l'impatience sur l'imagination sont multipliés. Attendre pour mieux en profiter. Attendre pour mieux partager. Attendre pour mieux fantasmer. Attendre pour mieux … Tes yeux descendent vers les boutons fermant mon jean. Oui, tu le sais bien, cette bosse mêle le plaisir à la douleur. La contrainte te fait encore plus sourire. Je pose mes lèvres sur ton cou, celui-ci s'offre sans peur. Le rythme de ton souffle varie. Je bois ta libido à travers la peau.

– Tu m'excites

– Je le sais. Mais une jeune femme ne devrait pas parler de ces choses en public.

– Je mouille.

– Cette expression n’est pas non plus appropriée.

– Je suis trempée.

La pédagogie est un art.

Arrivé à la porte de l’immeuble, le voisin nous -”te” devrais-je corriger – salue. Non tu ne sais pas ce que je sais et tu ne le sauras jamais. Même sortant du four, la vengeance peut être succulente. Escaliers ou ascenseur ? Je les avale deux par deux tous les jours. Tu préfères ne pas être bloquée dans cette espace confiné. Donc bien entendu, escaliers. Mais ta main sur mon torse me demande de patienter, puis se détache pendant quelques marches.

« Un homme doit précéder les dames montant un escalier, afin de ne pas la troubler par son regard pervers. »

Je tiens à suivre avec assiduité ce cours pratique. J’ai besoin que ma mémoire visuelle soit stimulée. Chaque palier est un délice. Le haut de tes cuisses qui se dévoile de plus en plus. Le seul effet de perspective ne peut expliquer le phénomène. Ta deuxième main posée sur ta robe ajoute à la confusion de mon cerveau. Oui, tu m’ordonnes par un mouvement d’index de te suivre, je m’exécute. Tes ordres sont bien reçus : j’écoute et observe attentivement. Je n’aurai jamais autant apprécié vivre au troisième étage que ce jour-là. Ah, si Escher était venu construire cet escalier. Saleté de géométrie euclidienne.

Tu m’attends à la porte. Les clés sont dans ton sac, tu me le tends alors. Dans ma tête, Amiral Ackbar qui me prévient du danger imminent. Tant pis, je veux tomber dans ce piège. Oui, l’infini insondable du sac. Pas de problème. J’ouvre ton sac, et …

”Mais, il est extrêmement malpoli de fouiller dans le sac des dames. Tu ne sais pas ce que tu pourrais trouver dedans.”

Ta main commencent commence à libérer la pression des boutons. Sur ce coup-là, je n’invoquerai pas l’anarchie du contenu de ton sac afin d’expliquer mon incapacité à trouver les clés. Non, comme d’habitude, mon esprit se refuse à se concentrer sur cette tâche. Il est

tellement plus affairé à décrypter le mouvement de tes mains, qui cherchent à libérer cette contrainte vestimentaire. Cette poche, je l'aurai bien fouillée trois fois de suite, elle ne contient pas de clés. Le va-et-vient de tes doigts sur ma verge. L'autre non plus. Ah c'est quoi ça ? Un porte-clés ? Ta main qui se resserre. Ah c'est quoi ça ? Un truc ? Un machin, là ? Tes bracelets qui s'entrechoquent de plus en plus vite. Ta main gauche commence elle aussi à s'ébranler, dans un bruit métallique familier. Tu avais sorti le trousseau avant, tu as gagné.

”J'aime ta naïveté, tu sais. J'espère que tu auras bien retenu cette leçon.”

La porte s'ouvre, et se referme sous le poids de nos corps. Le sac qui tombe, la pudeur aussi. Malgré le bruit, les langues se lient. Ma main peut enfin toucher les parties de ton corps qui m'étaient interdites. D'abord ton cou, pour mieux t'attraper. Tes épaules, pour mieux te saisir. Tes hanches, pour mieux remonter ta robe, et dévoiler tes fesses et ton sexe. Ta main droite est toujours affairée à me branler, et ta main gauche est passée sous mon t-shirt. Mes mamelons défaillent sous le pincement de ton index et majeur. Ce ne sont d'ailleurs pas les seuls.

Une de mes mains n'en peut plus d'attendre le verdict. Elle veut juger sur pièce, maintenant. Justice expéditive, mais justice quand même. La sentence est sans appel. Tes lèvres s'ouvrent au passage de mes doigts. Non, tu n'es pas trempée, tu débordes. Tu me conseilles alors :

“Si une dame vous donne des signes de détresse, on se doit de répondre le plus prestement à l'urgence”.

J'entreprends de mettre en pratique quelques gestes de premiers secours : d'abord vérifier ton pouls, ma bouche contre ton cou. Oui il bat, fort. Je t'entends respirer, ou haleter je ne sais plus. Je décide tout de même de réguler ta ventilation, ma langue sur la tienne. Tu décides de t'accrocher à moi, d'abord en agrippant mon torse. Puis une jambe s'enroule. Ma queue en érection se retrouve à la place de mes doigts. Tes frottements se synchronisent à ta rythmique naturelle. Tu te rappelles Funkadelic ? “Standing on the verge of

getting it on" ? Voilà.

Mes vêtements retirés, je te porte jusque dans le salon. L'une de nos fenêtres est à moitié ouverte. Mais le soleil est dirigé vers l'immeuble d'en face et tous leurs volets sont tirés. La pudeur se vaporise par cette chaleur.

"Il est totalement inapproprié de laisser à la vue de ses voisins sa dame en délicate posture" m'annonces-tu.

Tu descends alors de mes bras, t'approches de la fenêtre, et places tes mains sur le rebord, tout en ayant préalablement relevé ta jupe au-dessus de tes hanches.

"Quand une dame vous montre son cul, n'omettez pas de satisfaire aussi son con."

Tu te branles et ton bassin devient le métronome. Le Funk pour attiser. Le Rock pour agir. Les Pierres anglaises dans la tête. Tu dois bouger. Ton corps est mon croisement et je veux moi aussi apprendre la technique du diable. Je m'approche et je chancelle. J'ai besoin d'un abri. Et tu me le donnes. Mes mains se plaquent sur tes hanches pour nous guider. J'ai besoin de plus. Et tu me le fais comprendre par tes mouvements synchrones. Tu veux être éprise, tu veux être prise. Mes doigts vont d'abord se diriger vers les fines bretelles de ta robe. Jouer avec les cordes, ça me connaît. J'attaque maintenant les cordes graves de ton soutien-gorge. Ton sein me remplit la paume, comme un riff de Keith remplit l'oreille. C'est entêtant, ça swingue, t'en redemandes. Et on attaque alors le solo. C'est moi qui lance les hostilités. J'assure la rythmique, c'est ton moment. Commencer doucement. Ta main qui devient beaucoup plus vigoureuse dans ses mouvements. Les premières notes, rondes blanches. Ton mamelon enserré par mes doigts, ton corps se courbe. La tension. Tu joues maintenant avec le tempo, les croches s'activent. Tu descends les gammes. Ma rythmique se durcit, et tu le sens. On approche de l'apogée, et ce sont tes jambes qui commencent à chanceler maintenant. La note finale, la plus belle. Et pourtant, tu t'es retenue en te mordant les lèvres, en tournant ta tête vers moi, pour ne pas éveiller les soupçons dans la rue en dessous. Je serai le seul à avoir profité de ce chef-d'œuvre.

Ta main ralentit petit à petit, tes jambes essaient de nouveau de te soutenir. Tu me regardes, ton visage apaisé et souriant. Tes cheveux que tu relèves, eux aussi ont l'air tellement relâchés. La petite mort est en réalité une résurrection. Pour le corps, pour le cerveau. Tu ne veux pas mourir, tu veux vivre de nouveau.

Tu te relèves, doucement, et tu retires ma queue avec douceur. Tu te retournes alors pour m'embrasser. Les bras autour de mon cou, je déguste tes lèvres et ta langue.

“Agenouille-toi !”. Entre l'ordre et la supplique. Tes mains glissant le long de mon dos, tes genoux se pliant pour te mettre à hauteur. Le frôlement de ta robe sur ta peau, le bruit métallique de la boucle de ceinture. Ta bouche ne se fait pas prier, tu commences le sermon. Le début est sans pitié, il faut marquer les esprits. Tu manies la langue avec dextérité afin que le message passe. Aspiré par le verbe, je me laisse emporter. Tu me retiens pour que je ne tombe pas.

Tu te relèves alors, ton bras placé entre tes cuisses. Tes lèvres retiennent mon émotion. Te tournant vers la fenêtre, je te questionne :

– Tu ne vas tout de même cracher sur les passants ? Ce serait très mal venu.

Tu me regardes alors, me souris. Et malicieusement, tu me réponds :

– Pourquoi ferais-je cela ? Je suis une jeune femme bien élevée, non ?

Jimih_

Triumvirat

Ne dites pas : « Je l'ai vu baiser par les deux trous. » Dites : "C'est une éclectique.

Lili avait eu envie d'être aimée par ces deux hommes. Sentir leur présence dans son corps. Comme une révélation. Comme une quête. Comme une épreuve ?
Peut-être…
Mais elle ne doutait pas que ce serait une de ces épreuves qui sont des révélations. Matrice de sensations, d'images, de celles dont on se remémore quelques secondes avant sa mort. La vision d'un papillon crucifié au fond de sa boîte lui vint étrangement à l'esprit.
Elle les baisait séparément. Ils le savaient ou du moins le soupçonnaient. L'instinct du mâle alpha sans doute, bien que l'alpha soit féminin dans ce triangle amoureux. Elle avait posé ses conditions, ils les avaient acceptées. Point.
Sa chatte et son cul avaient été le théâtre de diverses opérations. Elle n'avait que peu d'interdits. Ils étaient doués. Ils la faisaient jouir avec application, imagination et une certaine abnégation. Elle avait décidé de réunir leurs compétences. De faire de son corps un creuset où ils allaient se fondre.
Pierre et Louis furent donc convoqués.
Elle appréhendait un peu leur rencontre. Elle se méfiait de l'instinct de possession que les hommes développent dès qu'il s'agit de leur territoire sexuel.
Ils se regardèrent en silence. Puis, se tournant vers elle, Louis

annonça :
– Tu as bon goût.
– Merci, répondit Pierre en souriant.
Soulagée, elle annonça :
– Mon Charybde et mon Scylla, je vous ai réunis, car je ne souhaite plus tomber de l'un vers l'autre.
– Je pressens la fin de notre sacerdoce, mon cher Charybde…
– Détrompe-toi, mon bruyant péril. Je souhaite, bien au contraire, réunir vos compétences pour me perdre.
– Un threesome ?
– Un « ménage à trois », mon Charybde. Le français est une belle langue et j'aime prendre du plaisir avec la langue.
– Nous n'en doutons pas, répondirent en chœur les amants.
- Mon chœur, je vous aime, sachez-le. Vous êtes ma consolation en ce bas monde. Mais revenons à nos moutons et particulièrement au mien : j'aimerais que vous me preniez….
– Dans nos bras ? l'interrompit Pierre
– Si tu le souhaites… mais je préférerais que vous me preniez comme une lorgnette…
- Par le petit bout ? Mais cela a déjà été fait… par moi s'entend, s'étonna Louis. Je ne sais quelle privauté tu as autorisé à mon "cofouteur" - me pardonnez-vous ce barbarisme, cher ami ? - mais ce ne sera pas une nouveauté pour moi. Pourquoi me convoquer alors ?
– Pierre a, lui aussi, été autorisé à passer par ma voie étroite. Et c'est bien pour cela que je vous ai réunis : je veux être prise par les deux bouts.
– Seigneur ! s'esclaffa Pierre. Heureusement que tu es meilleure amante qu'auteure de calembours, tu serais alors bien seule.
– Ne soyez pas aussi dur avec notre amie, voyons. Louis prononça cette phrase en ayant les pires difficultés à conserver son sérieux.
– Mais soyez durs, mes amis. Soyez durs ! C'est tout ce que je vous demande.
– Nous verrons si vos imprécations tiendront toujours dans quelques minutes…
– J'y compte bien.

Le sourire aux lèvres, elle sortit alors d'un tiroir un tube de lubrifiant au format familial et des préservatifs si nervurés qu'ils rendraient nerveuse toute jeune femme soucieuse de l'élasticité de ses sphincters et muqueuses.
- Ne remettons pas l'ouvrage à demain. Je vous propose de me suivre dans la chambre….
- … des supplices. Mais qui seront les suppliciés, mon cher Louis ?
– Bonne question. Espérons toutefois que le bourreau sera à la hauteur.
Elle ouvrit la porte de la chambre et le lit apparut devant eux. Un lit vaste, confortable et aux draps d'une blancheur éclatante. Un lit fait pour l'amour et la lecture. Un lit où il fait bon vivre et jouir.
– Messieurs en tenue ! ordonna-t-elle en se dévêtant.
Elle était entièrement épilée. Elle avait une vulve triomphante, de celles qui ont renoncé à vivre cachées. Une vulve charnue où les nymphes ont décidé de ne pas se dissimuler dans les replis de leur territoire. Une pâtisserie de chair tendre.
Ses seins étaient à l'avenant : pleins et ronds. Les auréoles étaient de sombres pleines lunes veillant sur le mont de Vénus.
Sa topographie corporelle eut un effet immédiat sur Pierre et Louis. Leurs érections étaient pleines de promesses et leurs yeux brillaient d'un appétit sans cesse renouvelé par l'intensité de son corps. Sa sensualité était si dense qu'elle déformait l'espace-temps, un trou noir qui attire à lui tous les désirs environnant.
– Mon cher Pierre, je vous demanderai de vous allonger, car des deux vits, le vôtre est le mieux adapté à mon con et celui qui me parait le plus… charpenté. Sans vouloir dévaluer votre valeur, Louis, je pense que votre axe de symétrie correspondra mieux à mon abscisse.
– Je n'en suis pas fâché. Bien au contraire, je suis touché de la confiance que vous me faites. Vous m'accordez là un grand honneur en remettant ainsi votre cul entre mes mains.
– Vous êtes bien urbain. Il est toujours appréciable, pour une dame, de se faire enculer par un gentleman.
Sur ces mots notre héroïne enjamba Pierre et s'empala vigoureusement en prononçant ces paroles solennelles :

– Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon plaisir.
– Amen… souffla son amant que la douceur du vagin de Lili stupéfiait toujours.
– Il s'en est fallu de peu pour que vos paroles restent dans les annales, ma chère.
– Ce que vous ferez très bien, j'en suis sûr. Mais je vous demanderai de patienter un peu. Laissez-moi le temps de me mettre en train.
Louis s'assit dans un fauteuil voltairien en diable et profita du spectacle. Il ne put qu'être fasciné par la mécanique des corps s'ébranlant dans le lit : la courbe divine des reins de Lili, la verticalité implacable de la bite de Pierre délicatement ourlée par les lèvres du sexe de leur amante commune, les gémissements étouffés de l'un et les bruits de langue de l'autre….
– Je crois que je suis prête à vous accueillir, Louis.
Elle se pencha sur le torse de Pierre donnant tout toute latitude à son deuxième amant pour la pénétrer. Il trouva sa place entre les jambes de ses amis et glissa avec la délicatesse d'un jésuite son principal argument dans le débat.
Chaque centimètre fut pleinement savouré par Lili mais aussi par Pierre. Jamais ce dernier n'avait senti si intimement la présence d'un autre homme, la verge de Louis caressait la sienne en s'engageant dans le cul de la belle. C'était troublant.
Elle se sentait possédée, pleinement, totalement. Cela allait bien au-delà de la chair, c'était une expérience métaphysique. Elle les sentait tous deux allant et venant, le plaisir sucré de sa chatte et celui plus salé de son cul se mélangeaient, se complétaient pour la mener au-delà des limites connues de ses sens. C'était grisant et effrayant. Elle tanguait, se laissant couler corps et biens.
Pierre et Louis trouvèrent assez naturellement un rythme permettant à leur Trinité de monter aux plus hauts des cieux : le premier donnait l'impulsion qui permettait au second de lutiner l'œillet de Lili avec douceur, sans à-coups, dans un doux mouvement de flux et de reflux lubrifié.
Elle sentit l'orgasme se précipiter vers elle comme une pluie de météorites.

Impacts multiples, violence du choc et spasmes incontrôlables.
Elle s’entendit crier, supplier, jouir.
Supernova endorphinienne.
Larmes de plaisir.
Plénitude.
– Messieurs, vous m’avez comblé plus que de raison mais pourrais-je vous demander de vous désengager quelques instants ? Je dois reprendre mes esprits et soulager mes abîmes. N’ayez crainte, je vous y replongerai très rapidement.
Aucun des deux n’avait encore joui. Mais elle comptait y remédier le plus rapidement possible.
– Bien sûr, ma chère.
– Je vous en prie. Reposez-vous, ajouta Louis en sortant obligeamment sa bite encore dure du cul de Lili.
Elle s’assit sur le bord du lit. Tentative de reprise en main des influx nerveux, du contrôle de sa motricité. Léger vertige. Le lit semblait bouger sous ses fesses…. mais le vertige n’était qu’illusion.
Elle retourna et vit l’épicentre du séisme.
Louis était en train de prendre Pierre en missionnaire. L’érection de ce dernier s’érigeant en un mat qu’il branlait avec application.
Vigoureuse enculade de centurions. Les poignets de Pierre crucifiés sur les chevilles de Louis.
Lili sourit. Résultat surprenant mais ravissant de son expérience. Elle sentit la chaleur reprendre son bas ventre, l’humidité de ses chairs intimes perler.
Elle plaça son con au-dessus du visage de Pierre qui la lécha avec application pendant qu’elle prenait en bouche et en main la queue du cunnilingue.
Ils s’agitèrent quelques minutes. Profitant sans remords les uns des autres
Elle était à l’acmé d’un orgasme lorsque Pierre jouit dans sa bouche sous les gémissements rauques de l’éjaculation de Louis.
Orgasmes synchrones. Chance des débutants.
Lili était allongée entre ses deux bienfaiteurs ; ils ne parlaient pas, reprenaient leur souffle et profitaient de la profonde paix post-coïtale.

Elle rompit le silence :
-Messieurs, je me dois de vous dire que je ne trouve pas les mots pour qualifier le miracle que nous venons de vivre.
– Le mot.
– Pardon ?
– Oh non, sûrement pas de pardon… Ce que Louis veut vous dire c’est qu’il n’y a qu’un seul mot qui pourrait vous être utile, répondit Pierre.
– Et c’est “éclectique”, acheva Louis.

Camille Eelen

Le cadeau

Le plus joli cadeau que puisse faire une petite fille, c'est un pucelage. Comme celui de devant ne peut se donner qu'une fois, donnez cent fois celui de derrière et vous feriez cent politesses.

Une petite annonce dans un gratuit : « Jeune vierge souhaite se dévergonder ».

Devant ce vertige de mots vendeurs, la boîte aux lettres fit une indigestion, d'hommes lubriques souhaitant tester une marchandise inconnue. Elle lisait empourprée, ces propos tantôt suppliants, tantôt hargneux, tantôt doucereux, tantôt impératifs d'hommes doutant d'elle, la désirant in fine. Une boîte de Pandore éclatée ?

Elle ne savait pas si elle aurait le courage d'aller au bout de cette quête. Mais elle était seule depuis trop longtemps. Depuis bien trop longtemps. Pas une main n'avait effleuré son corps, pas une langue n'était partie le long de ses courbes, pas un œil n'avait vu le petit signe de beauté au creux de ses poignées d'amour.

Une anonyme dans une foule de femmes désirées, désirables, aimées et salopées. Et elle se perdait dans les lectures de livres égarés aux Enfers, laissant à son imagination le soin de mettre le feu à ses poudres. Elle ne payait pas de mine. Seuls ses yeux trahissaient ce qui la tourmentait. Mais elle ne les levait pas souvent.

Dans ce flot de missives jouissives, une seule haleta son cœur. Sur une fiche d'étudiant, ces mots : « Je veux te voir nue sur ton lit, à quatre pattes à m'attendre, les fesses écartées. Je vais te défoncer le cul et m'en aller ». Elle ne savait pas pourquoi, mais son corps

voulait cet homme.
Pourtant elle était une fille bien. Éduquée chez les bonnes sœurs. Avec des valeurs. Du respect de soi. De la tenue. De la discipline. De la hantise aussi. De la peur. De la crainte. Et un manque infini de liberté. Accepter cette rencontre serait se détruire pour mieux vivre ? Elle essayait de se convaincre parce qu'elles commençaient toutes à lutter à l'intérieur d'elle. La vertueuse, la moralisatrice, l'imprévisible, l'audacieuse. Elle prit son courage à deux mains et les fit toutes taire.
Elle répondit à l'annonce. L'adresse, le code, l'étage, la porte. Une heure et un jour. Et se prépara en son for intérieur à un moment inconcevable. Elle se laissait être une catin. Elle s'oubliait sereinement.
Le jour. L'heure. Une porte s'ouvre. Elle vit dans une chambre, avec le strict nécessaire. Elle est à quatre pattes sur son lit et retourne la tête pour le voir. Un tee-shirt, un jean, des baskets. De grands cheveux et des yeux rieurs. Une main à sa braguette qu'il descend déjà. Il la dévisage. Il observe chaque parcelle de son corps. Un corps qui tremble malgré elle, un cœur qui chamade tout son soûl. Elle voit ses doigts se refermer le long de sa queue, fine et longue. Les doigts descendent le long de son sexe, dans un va-et-vient sans fioritures.
Il monte sur le lit, se met derrière elle, glisse sa queue entre ses lèvres trempées de mouille impatiente. Il ne titille pas son clitoris, son plaisir sera égoïste. Il lui murmure à l'oreille « J'y vais ». Tout en lui tenant ses grosses mamelles, il fourre sa queue dans son cul. Il sent tout son corps se crisper, s'arrête et reprend plus doucement, comme un homme qui comprend qu'il n'aura que cet instant pour être un gentleman.
Elle n'a jamais connu ça. Son corps ne comprend pas ce qui se passe. Il la baise, il la baise et prend son plaisir comme un dératé. Sa queue enserrée dans cet anus qui n'a jamais rien connu d'autre. Une seconde reprend son souffle, égare ses doigts au niveau de sa chatte mais se retient. Il n'est pas un mec bien, il baise les femmes et se casse. Mais celle-là l'émeut, elle a « un je ne sais quoi » d'imperceptible. Peut-être dans son regard, celui qui l'a dévisagé dès

qu’il est entré dans cette pièce. Il se reprend.
Une claque sur le cul, une deuxième. Il sent son corps qui se tend, se tend comme quand on goûte à ce plaisir indicible que procure la douleur. Il lui écarte les fesses. Il la pénètre une dernière fois rageusement, sans ambages. Il a déjà mis trop de temps à se vider les couilles. Il lui éjacule dedans. Se retire et regarde son sperme couler le long de ses cuisses tremblantes.
Il prend une seconde pour observer ces lèvres poilues, ce corps inconnu dans lequel il a éprouvé un plaisir nouveau. Il savait qu’il avait été son premier, là en tous cas. Certains tressauts ne mentent pas.
Il remet son caleçon, enfile son fute. Il s’en va sans se retourner mais entend son soupir.

Quiavuchiara

Confusion

À table

Si vous branlez votre voisin dans sa serviette, faites-le discrètement que nul ne s'en aperçoive.

Note : ce texte est un exercice de style. Le sexe des deux protagonistes principaux n'est pas indiqué. Faites votre choix à votre guise, avant le début de la lecture, et laissez-vous emporter.

Le samedi, c'est jour de mariage. Comment refuser à sa meilleure amie ? "Viens, il y aura plein de monde", "Ma famille est super sympathique", … Ce ne sont pas ses arguments qui ont emporté la décision. Si j'ai accepté, ce n'est que pour elle. Trop de choses vécues ensemble, je ne vais pas manquer ce dernier jour de liberté. Les amours, les déceptions, les découvertes… Je te dois bien ça.
Le "grand" jour est arrivé. Tu m'as sauté au cou à mon arrivée. Comme depuis le début de notre amitié. Je me retourne pour te féliciter et apprécier ta magnifique robe. Je ne me faisais guère de souci sur tes goûts. Mais le tourbillon de la cérémonie t'avait déjà emportée au loin.
Cette journée est pleine d'échanges : vœux, alliances, baisers des jeunes mariés, joie des familles et amis… Mais également des échanges de regards, depuis le départ vers le buffet. D'abord timides. Puis plus appuyés, avec le sourire. Quelquefois gênés. Puis la fin d'après-midi et les premiers cocktails font leur effet. Échanges de

paroles :
– Comment tu as trouvé la cérémonie ?
– Comme les autres ?
– Je connais la mariée
– Et moi le marié
Banalités. Puis généralités. Suivis de particularités. Travail, loisirs, passions…
L'air du début de soirée se rafraîchit, les fleurs se ferment mais les festivités ne font que commencer…
Placement libre. Bien entendu, ceci restera un souhait sans génie de la lampe, nous sommes dans un mariage. Le plan de table me permet de partager la compagnie de la famille de la mariée. Toi, tu t'accroches à l'autre branche de l'arbre généalogique.
Ce repas prend alors des airs de réunion familiale : les verres sont reliés au réseau d'alcool courant, les timides se taisent, les grandes gueules larsennent. Et surtout le fameux personnage, alliant ses réflexions politiques éclairées, tel le commentateur de chaînes de télévision d'information continue, à ses diatribes anti-tout, surtout ce qui lui est différent. Le DJ pendant ce temps passe toutes ces chansons françaises qu'il n'aurait jamais fallu entendre. Différents scenarii, à base de CD coupants, de câbles serrés fortement et de boite crânienne placée dans un des amplis du grand "Spinal Tap" m'apaisent l'esprit.
– Et sinon, sérieusement, c'est un problème tous ces jeunes, hein ?, la main posée sur mon épaule. Malheureusement, le son peut se déplacer malgré la vapeur d'alcool sortant de sa bouche.
-Je te vomis dessus, puis je te fais rejoindre ce DJ de mes deux dans le mosh-pit, en espérant que cette phrase n'atteigne jamais mes cordes vocales.
Heureusement tes regards ne m'auront pas quitté de la soirée. Comme nos différents gestes, reliant nos pensées les plus sadiques d'éradication du responsable du fond sonore ignoble.
"Début de soirée". Mais oui, c'est ça. Le top départ. Tout le monde se lève de table pour danser. Non, pas tout le monde, seul un village d'irréductibles … La suite est connue.

Tu te lèves pour me rejoindre. On peut enfin se reparler. Malgré la bande-son de l'enfer, le courant passe. Une main commence à se poser sur ma cuisse tout en retirant la serviette posée pour le repas. La chaleur se diffuse alors à travers le textile. Notre conversation continue, mais une autre débute sous la nappe.
Les présentations de rigueur. Le rapprochement graduel. Le premier contact. J'ai alors du mal à me concentrer sur les deux discussions. Tu choisis de ne rien laisser paraître et continue de parler. Pendant ce temps, ta main experte est passée outre mes vêtements. Tu sens que ton monologue manuel a été écouté. Mon sexe est emporté par la vague. D'abord quelques doigts. Un doux va-et-vient. Tu ne suis pas le rythme de la musique diffusée, par bon goût. Les images désordonnées des corps et des lumières bon marché deviennent plus floues à mesure que la pression s'accentue. Les paupières se ferment plus longtemps qu'elles ne s'ouvrent. Le rythme qui s'accélère. Les liquides présents dans les verres et les bouteilles commencent à frémir. Tu arrives toujours à mener les deux conversations de front, sans jamais faiblir. J'ai arrêté de suivre depuis longtemps la première, ce qui semble tout de même te convenir, au vu du sourire que tu affiches. Tu accélères encore le rythme, ma main fébrile posée sur ton bras comme seule réponse. Tu sais que le débat est clos, tu as gagné à plate couture, je n'arrive pas à assurer une répartie convenable. Je ne peux que retenir quelques halètements. Les vagues formées par la nappe au-dessus de nos cuisses ne cessent de grandir, je m'agrippe à la table pour ne pas tanguer. Un dernier regard vers ton visage et je me laisse emporter par le courant. Les pieds d'abord, rapidement suivis par le bas-ventre, pour continuer le long de la colonne jusqu'à atteindre le haut de la tête. Je me réveille alors sur une île, à tes côtés, sans peur. Sourires.
À ce moment, des bras familiers m'entourent, et des lèvres se posent sur mes joues. La jeune mariée n'a rien perdu de son espièglerie que j'affectionne.
– Tout se passe bien pour toi. Je suis contente que tu souries autant.
-Je ne peux que te remercier de m'avoir invit… Trop tard, le manège de la soirée t'emporte vers d'autres tablées.

Tu retires ta main et la serviette délicatement. Tu reposes le rectangle de tissu sur la table, en la repliant pour ne rien laisser transparaître de notre croisière. J'ai une envie folle de t'embrasser, la foule n'existe plus. Mais l'annonce au micro du dessert résonne à travers la salle. Les invités commencent à refluer vers les tables. Tu suis alors la migration. Une tape sur l'épaule, peu familière celle-ci, et relativement lourde :

- Ben alors, on n'a pas profité de ce moment pour danser un peu ? Y'avait de la sacrée musique quand même.

– Merci, mais j'ai mal aux pieds. Mes chaussures sont neuves. Je tiens à m'excuser, mais je vais devoir rentrer.

Un coup d'œil à la table de la jeune mariée. Elle est tellement affairée dans l'organisation de sa journée, je ne vais pas risquer de l'embêter. Un autre coup d'œil, mais tu as déjà disparu. Pourtant ce n'était pas un rêve. Me dirigeant vers la sortie, je me remémore cet instant hors du temps et de l'espace.

"Qu'est-ce qu'il peut faire chaud dans cette salle ? Je suis en sueur. Tiens, une serviette neuve."

Jimih_

Hosanna

Ne dites pas : « Elle jouit comme une jument qui pisse. » Dites : "C’est une exaltée."

Elle avait commencé son monologue par une brume d’onomatopées à peine esquissées. La rumeur d’un plaisir naissant et fragile. Les yeux clos le plus souvent, elle entrouvrait ses lèvres rosées et, d’un souffle léger, se faisait le porte-parole de ses seins dont je léchais les mamelons. Lentement et concentriquement.

La rumeur se précisa lorsque mes lèvres enserrèrent le téton. Garrot de velours.

Je sentis son corps s’arquer. La douceur de son sein s’étendre sur mon visage. Ma langue porta des uppercuts ravageurs sur ce bout de chair turgescent.

La tonalité devint plus aiguë.

Je décidais de faire jouer ma main sur son ventre. Caresses du bout des doigts. Guérilla sur épiderme et interjection d’eau sur pierre brûlante. Bouche lentement ouverte. Nuque tendue et gorge offerte. Son cou m’offrit des opportunités que je ne pus que saisir. Meute de baisers sortant du bois pour se jeter sur la victime consentante. Le dard de baisers à la taille de guêpe et la morsure de sombres baisers transylvaniens. Zone érogène sous contrôle. Quadrillage du terrain. Aucune résistance ne fut tolérée.

Ma main glissa vers ses abysses émouvants. Gémissements venant des profondeurs lorsque j’écartai les lèvres de sa plaie à l’âme. Les

embruns avaient mouillés sa roche Tarpéienne. J'y paradai quelque temps alternant flatteries et vigoureuses accolades.
Le registre vocal se métamorphosa. Les adverbes claironnèrent leurs doléances. Les onomatopées, bruits de gorge profonde, emplirent l'espace de la chambre. Dripping sonore façon Pollock.
Je précipitai ma main coupable vers ses profondeurs humides et chaudes. Majeur et index plongèrent alors que mon pouce resta, dans un geste désespéré, accroché au surplomb clitoridien.
Exclamations de surprise et voyelles jouissantes. Accompagnement vocal de l'exploration déterminée de mes doigts. Leurs va-et-vient métronomiques, leurs tâtonnements affamés, leurs frottements attentionnés mirent en branle l'exécution de sa partition. Petite musique de chambre.
Mon annulaire cerclé par l'anus lui fit chanter une ronde. La première lettre d'un alphabet musical dévoyé se prononçant, la bouche bien ouverte, par une profonde inspiration.
Crissement des ongles sur les draps lorsque mes lèvres se posèrent sur l'anche. J'obtins alors un vibrato très convaincant qui me donna rapidement son eau à la bouche.
Mon pouce rejoignit l'index et le majeur, un faisceau solide à géométrie variable jouant avec virtuosité sur la tension de ses cordes vocales.
Le chant de ma Walkyrie s'amplifia, son corps était défendant et ma langue vivante. Elle jouit avec amplitude, elle jouit dans le bruit et la fureur. Son chant de sirène était si émouvant que j'en fus aspergé. C'était si beau, si entraînant que j'entendis le voisin battre la mesure sur le mur de la chambre.

Camille Eelen

A night at the Opera – Coulisses

Au théâtre

Ne demandez pas non plus pourquoi le beau ténor n'enfile pas la soprano qui chante tout le temps comme si elle mouillait. Cela ne se fait guère sur la scène.

L'opéra va débuter dans deux heures. Les nombreux mois de répétition nous ont rapprochés, ma cantatrice. Le duo amoureux que nous jouons sur scène s'est petit à petit prolongé en coulisses.
Notre métier nous a amenés à de nombreuses discussions sur la musique, les instruments et nos voix. Les notes ont mené aux vents, puis aux bois et aux cordes. Oui, toutes les sortes de cordes.
Comme tous les soirs, nous nous retrouvons dans les loges, pour effectuer nos vocalises. De nombreuses fois, un échauffement charnel a précédé nos exercices. Mais aujourd'hui, nous nous sommes réservés un moment spécial. Tu rentres dans ma loge, fermes la porte à clef.
Élégance. C'est ce qui caractérise le mieux ta tenue de ce jour. Bien entendu, c'est un concept subjectif. Mais l'objectivité peut être tellement ennuyant, encore plus dans les jeux sensuels.
D'abord les talons. Ce que je préfère, c'est le son. Ces petits claquements sont de vrais aphrodisiaques. Chaque impulsion est une caresse appuyée aux tympans, et qui filent droit vers les zones du cerveau dédiées à mon bon plaisir. Ensuite ne nous le cachons pas, les talons sont les crayons qui dessinent la silhouette la plus agréable.

En remontant, je peux voir tes jambes enveloppées par un voile transparent reflétant avec délice la lumière. Messieurs, voici ce que nous pensons tous dans ces moments-là : collants ou bas ? Ne feignons pas l'innocence. L'insondable attraction que peut me procurer la vue de jambes ceintes par ce vêtement me fascine. Encore une énigme qu'aucun prix Nobel ne pourra jamais expliquer.
La couture de ta jupe me permet de ne pas me perdre en chemin et d'admirer tes hanches. La température intérieure me permet de profiter entièrement de ton chemisier, la veste reposant sur un cintre. D'abord le bouton au-dessus de la ceinture. Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq. La quinte. La note qui supporte avec puissance la fondamentale. Mais je préfère les harmonies complexes, et tu décides de passer sur la quarte. J'enrichis la portée de notes sensuelles grâce à la ligne de ton décolleté. Encore un fil auquel je me raccroche, je me perds tellement facilement.
Le sillon de ton cou me mène vers ton collier. Les deux seuls autres bras que j'accepte de voir autour de toi. Et puis ton visage. Les cheveux tirés en arrière, luttant avec la gravité à l'aide de cet élastique rouge. Paradoxe physique.
-"Rapproche-toi, s'il-te-plait !" Ou comment jouer avec la distance de la politesse pour mieux t'attirer dans mes filets.
Tu ne fais alors aucun mouvement. Je le sais, tu veux entendre de nouveau ma voix te réclamer.
-"Viens vers moi, ma belle !" La familiarité possessive a repris le dessus. L'impatience est un boomerang.
Premier pas. Le spectre sonore des talons sur le sol. Je rentre en résonance. Le deuxième. Je serre le poing pour contenir la fougue qui me ronge. Le troisième. Ton parfum se diffuse dans mon cerveau. Le quatrième. Le contact, ou presque. Les quelques centimètres qui me séparent de toi vont m'obliger à me mouvoir pour te toucher. Attiser pour mieux consumer.
Les habits qui disparaissent, brûlés par le désir. Les boutons défilent comme lors d'une descente chromatique. Mais tu maîtrises mieux que moi les demi-tons. Tu me devances et écarte les pans de ma chemise de tes mains douces. Tes ongles sur ma peau font durer la

note. Mais tu dois déjà me laisser reprendre la partition, afin de laisser emporter ton chemisier le long de tes épaules. J'entonne le premier couplet dans le creux de ton cou. Pendant ce temps, tu assures les chœurs en ôtant ta jupe.
Bas. Le dessin de ton porte-jarretelles à travers la jupe m'avait déjà aiguillé vers la bonne piste. Mes doigts ne peuvent s'empêcher de tester l'accordage des liens. Les lignes tracées sur tes cuisses, la légère forme de vague au niveau du point d'accroche, oui la note est parfaite.
Ton chant commence à devenir plus aigu. C'est un signe. La main à travers le tissu d'abord, pour ne pas brusquer. Je t'arrache un souffle. Tu te courbes au premier va-et-vient. Je préfère m'arrêter avant que tu ne tombes trop rapidement. De haut en bas, je respire à travers ta peau pour pouvoir retirer ce tissu qui nous sépare. Je te soulève les pieds, pour pouvoir sentir le nylon de tes jambes. Frissons de la couture.
Garder son calme est le plus difficile. Mais le récital n'est pas terminé, et il serait mal venu de ne pas suivre le programme. Nos langues et bras mêlés, je te guide doucement vers la coiffeuse. Depuis le début, je profite de cette vue. Le creux des reins qui se meut en fonction des mesures, tes fesses répondant aux différentes variations de tonalité. Nous arrivons au niveau de la chaise. Tu te retournes de toi-même, te cambrant pour m'offrir ta nuque découverte. Tes cheveux commencent alors une danse à base d'ondulations sensuelles. Les mouvements de ma bouche sont en harmonie avec les notes de ta voix. Mes doigts s'affairent à ce moment-là sur les bretelles de ton soutien-gorge. Tension encore. Mais la fin de la première partie approche, et tes pensées comme tes yeux sont focalisées sur la suite, avec l'entrée en scène du quintet. A cordes.
Deuxième acte. Le chant s'arrête quelques instants. À gauche et à droite, les violons. D'abord entourer les chevilles. Plusieurs tours qui permettent de bloquer la première extrémité de la corde. Ma dextérité ne peut provenir que de ma passion pour la guitare. Les pieds de la table font office de chevalet. Les vibrations y seront véhiculées à

travers, pour amplifier les notes. Je les accorde alors à l'unisson, t'obligeant à déplacer tes jambes de part et d'autre. Un petit gémissement sort de ta bouche. Mon diapason.
Les alti, plus courts, sont placés à l'intérieur. Les bras liés au barreau de la chaise obligent à ton corps d'épouser une courbe offrant à ma vue tes deux "C".
Je me colle à toi afin d'ouvrir le tiroir de la coiffeuse. Au fond, je trouve le parfait archet pour commencer le récital. La raideur de tes mamelons ne peut masquer ton excitation à sa vue. Ta cyprine, abondante, me sert de colophane. Les premières notes sont hésitantes. Quelques demi-tons hasardeux se font entendre. Mais très vite, je trouve la bonne tenue et la bonne pression. Le temps de mettre en place le dernier instrument, je me permets de jouer une partition solo. Je mets un point d'honneur à faire monter la tension en effleurant les zones à fortes résonances. En legato majoritairement, je m'autorise quelques staccati sur la corde aiguë. Les vibrations de ton corps me poussent à user du pizzicato.
Mais déjà, le dernier instrument doit prendre place.
Au centre, le violoncelle. La corde la plus grave. Le pilier du quintet. Ta queue de cheval va accueillir la première extrémité de la corde. Du Do, je passe par le Ré de tes fesses pour guider le lien. A Mi-chemin, je passe Facilement entre tes lèvres et Sollicite tes sens. La septième note, Si proche de l'octave. J'attache la deuxième extrémité sous la table. La tension, toujours.
Cette fois, c'est toi qui prends soin de régler l'accordage. D'abord en bougeant le bas de tes reins. Les notes sont de plus en plus hautes et fortes. Mais tu n'en es point satisfaite, et ajustes à l'aide de quelques mouvements bien sentis de la tête.
L'apparition de la baguette de chef d'orchestre entraîne le silence. Le vrai concert va débuter. Bien entendu tu assures les premières notes avec maestria. Plus aiguës que d'habitude, tes vocalises ne peuvent feindre l'état d'excitation. Droit dans les yeux reflétés par le miroir, tu me déclares :
"Le ténor se doit de prendre la soprano dans de telles circonstances. Nous ne sommes point sur scène."

La corde centrale retirée, je peux laisser exprimer mon ardeur. Ta position offre des possibilités infinies, les modes s'enchaînant sans fin.
Je tente de reprendre la conduction de l'orchestre. Sans répétition, tu arrives à devancer mes indications. Tu m'influences également, en modifiant le tempo à ta guise. Le moderato ne te suffisait pas, nous passons à l'allegro et au presto.
Le miroir reflète la beauté de ton plaisir. Ta poitrine capte les vibrations physiques et émotionnelles de la pièce. Ta bouche tantôt se tord sous les morsures, tantôt s'ouvre sous l'irrépressible montée de l'extase. Tes doigts s'agrippent de plus en plus fort aux barreaux de la chaise, tes ongles griffent le bois. Je relâche tes cheveux pour les laisser prendre leur envol.
Dans la musique, l'improvisation n'a pas sa place. Laissons donc place au ternaire pour cette fois-ci.
"Encore !" Ce seront mes derniers mots. Nous sommes emportés par les notes indiennes de M. Coltrane. L'alto poussait dans ces derniers retranchements, pour en tirer sa quintessence. Je ne peux m'empêcher de m'effondrer sur ton corps nu. Tu me supplies de te libérer. Non pas pour t'enfuir, mais pour nous retrouver dans les bras l'un de l'autre. Les cordes encore présentes sur ton corps, nous tombons dans le canapé de la loge, pour nous embrasser comme si nous étions partis depuis trop longtemps.
Je passe mes doigts dans les boucles de tes cheveux, toujours vibrantes.
Le régisseur tape à la porte de la loge.
"Spectacle dans une demi-heure".
Les premiers spectateurs arrivent. Ce soir, la représentation aura une saveur particulière.

Jimih_

A night at the Opera – Salle

Au théâtre

Ne demandez pas non plus pourquoi le beau ténor n'enfile pas la soprano qui chante tout le temps comme si elle mouillait. Cela ne se fait guère sur la scène.

Tu y es arrivé. Tu as réussi à me faire accepter de t'accompagner à un opéra. Avec l'apparat complet : costume, nœud papillon, … Le métalleux en moi se sentait comme un traître. Les concerts pour moi, c'est la foule, debout, sueur, tête qui bouge, bras en l'air, … Tu m'as même interdit de porter mes Docs. Un nouvel apprentissage de la marche s'ouvrait à moi …

Toi tu respirais la beauté et la classe dans cette petite robe rouge. En plus de la combustion de mon ego, je sentais le poids du mal-être sur mes épaules. Contrastes trop élevés. Mais tu tenais à me rassurer : "Tu vas voir, tu vas a-do-rer".

J'aime la musique classique. Mais l'opéra est pour moi un mur infranchissable. Ces voix à la pureté extrême. Alors que je chavire au moindre grain de la voix d'une femme qui chante.

Tu me tenais fermement le bras à l'entrée de l'Opéra, par peur que j'essaie de m'enfuir peut-être. On ne sait jamais, j'aurais pu tenter de rejoindre les roadies dans les coulisses pour écluser deux-trois boissons houblonnées. Mais non, il n'y a pas non plus de roadies à l'opéra…

Nous rejoignons nos places, au bout de rang. Tu me demandes de

rester du côté couloir. D'accord, je ne prétexterai pas une envie naturelle pour pouvoir rallonger la durée de l'entracte…. Les lumières se baissent, les violons terminent leur chaotique accordage. Allons-y.

Tu m'expliques rapidement l'histoire du premier acte. Les premières notes commencent à flotter dans l'air, je les respire. Elles sont agréables, comme ton parfum et la douceur de tes cuisses. Arrive alors la cantatrice. Robe longue, cheveux blonds en chignon. Des frissons de peur me parcourent l'échine, je redoute les premières notes et retiens ma respiration. Tu serres ma main plus fortement pour que je ne sombre pas. La poitrine de la cantatrice se gonfle, les traits de sa gorge se dessinent plus clairement.

Attrapé par le courant.

Emporté par le flux.

Relâché, libéré et enivré.

Sa voix a coupé toutes mes attaches en ce monde. Je ne suis plus sur la terre ferme, je suis une molécule composant l'atmosphère. Mouvement brownien dans ma tête.

Dans cet état, le plaisir du contact de ta peau n'en est que décuplé. Ton index glisse sur le dos de ma main, je suis ton instrument. Entre alors le ténor. Je sens tes cuisses trembler aux premières paroles. Tremblées puis serrées, contractées et relâchées. Je ne suis plus le seul à entrer en résonance avec les tympans.

Ta main se crispe. Je décide de reprendre le contrôle du chevalet, de devenir ton musicien, en me rapprochant du bas de ta robe. Ta poitrine se gonfle alors, telle la cantatrice qui revient sur la scène.

Tu reprends le contrôle. Je me laisse envahir par le chant et le contact de ta main sur mon entre-jambe. Le denim est un tissu épais, grossier, au toucher sauvage. Celui du costume est subtil, léger. L'apprentissage des instruments à cordes frottées, c'est en premier lieu l'apprentissage de l'archet. Trop ou pas assez fort, et rien de bon ne sort. Tu as déjà passé cette étape, je peux l'assurer. Les fibres du textile fait vibrer le chevalet, mon cerveau se chargeant d'amplifier la partition. Le toucher et l'audition comme vecteurs de plaisirs, le fantasme du musicien.

Mais les cordes reprennent le dessus. Tu t'approches de mes oreilles et me susurres :

"D'autres cordes ont besoin de vibrer".

Tu diriges ma main bien au-delà de la ligne de front. Je sens ta toison flamboyante s'affoler au contact de mes doigts. Aucun tissu n'entrave mon avancée, tu avais tout prévu.

Lentissimo. La descente. L'ouverture te fait tressaillir. Les préliminaires du ténor t'avaient déjà submergée de désir. Je tombe alors dans ton embuscade. Voici la corde avec laquelle je devais jouer.

Moderato. Le majeur placé dans la boucle, je décide de jouer quelques blanches longues, faisant sortir et entrer le début de la première sphère. Les deux autres doigts s'affairent sur tes lèvres. Quelques trilles viennent ornementer le passage, comme un gage de la virtuosité du musicien. Tu ne peux que serrer fortement l'accoudoir du fauteuil pour me remercier.

Allegro. Le moment du soliste. La première boule entièrement libérée, je laisse libre cours à la partition : descente, montée, saut de cordes. Ton visage est en émerveillement devant la beauté de l'harmonie.

Le ténor et la soprano reviennent sur scène. Ils entament leurs parties de chant avec une telle puissance que tes cuisses n'ont pu s'empêcher de trembler. Une tension indescriptible entre les deux interprètes se ressent jusque dans leurs regards. Tu mouilles de plus belle, augmentant la difficulté. Mais j'aime la difficulté, et elle me rend plus fort. Vivo.

A ce moment-là, la cantatrice entame la dernière partie de l'acte. Son chant me remplit d'hardiesse. Montée irrésistible irrésistible. Les notes se font alors de plus en plus aiguës. J'entame alors avec l'orchestre l'accompagnement ultime. Et là, la dernière note, la plus haute, la plus pure. Je sais que tu jouis à ce moment-là, tes pieds se sont recroquevillés sous le poids du plaisir. Tes yeux se remplissent de larmes, l'émotion te submerge.

Silence.

Applaudissement de la foule.

La salle se lève. Tu t’accroches à mon bras pour ne rien laisser paraître.

Entracte.

Jimih_

La Sainte Trinité

Si vous baisez l'apres-midi dans une eglise de campagne, ne vous lavez pas le cul dans le benitier. Loin de purifier votre peche, vous l'aggraveriez au contraire.

C'était à la fin du mois d'Avril. Nombreux sont ceux qui m'avait traitée de folle pourtant c'était la vie que la société nous impose qui me semblait dingue : le "métro-boulot-dodo" et le culte de la consommation me pesaient de plus en plus. La servitude volontaire me paraissait n'avoir jamais été autant d'actualité. Alors j'avais démissionné de mon poste, pourtant bien rémunéré, pour redevenir maître de moi-même quitte à être esclave de mon autonomie. Sac sur le dos, orné d'un pendentif en porcelaine du traditionnel symbole de ce pèlerinage, je partais pour rejoindre Saint-Jacques-de-Compostelle. Les mille huit cents kilomètres qui me séparaient de ma destination me donneraient suffisamment de temps pour me retrouver. J'affrontais la pluie, le froid, les ampoules et le découragement mais j'avançais, un pas après l'autre, sur la voie de l'introspection. Je marchais, parfois durant un jour ou deux, avec d'autres pèlerins mais le chemin appelle à la solitude et c'était sans mot dire mais avec consentement mutuel que nos routes se séparaient. J'étais à mi-parcours lorsque je rencontrais ceux qui deviendraient le symbole de mon cheminement : la Sainte Trinité.

Ce jour-là, il faisait un soleil de plomb. J'étais seule depuis

plusieurs jours. Les coquilles Saint-Jacques qui pendouillaient à leur sac ne laissaient aucun doute sur le statut de Jaquet du groupe de trois que je voyais devant moi. Ils marchaient d'un pas lent quand l'un d'eux s'arrêta à l'ombre d'un grand chêne et déposa son sac au sol. Les autres l'imitèrent. J'arrivais à leur hauteur quand on m'interpella.

—Oye, oye gente dame ! Arrêtez-vous pour casser la croute avec nous, humbles serviteurs.

La tournure de la phrase me fit sourire et les magnétiques yeux malachites de mon interlocuteur achevèrent de me convaincre d'accepter. Et c'est en partageant nos denrées que nous fîmes connaissance.

—Je te présente Mandarin, grand professeur d'université et accessoirement fan de golf.

Il inclina la tête et je lui répondis par le même mouvement.

—Voici Babebine.

—Pourquoi Babebine? Demandais-je.

Celui-ci déclama :

"*Cheveux noirs, lèvres écarlates,*

Que de couleurs sur lapalette
de votre visage insolite !
Mais je vous ai connue palotte,
Et c'est alors que vous me plûtes "

Je m'esclaffa.

—C'est de toi Monsieur le poète ?

—Non c'est de Jean Nohain.

Je tournais la tête vers le dernier du trio.

—Et toi ?

—Moi je suis le Ménestrel parce que je chante la vie. A qui avons-nous honneur ? Poursuivit-il en faisant un clin d'oeil qui me fit fondre.

—Je suis la Vierge, dis-je sur le ton de la plaisanterie, me pliant à la dénomination par un surnom.

—Quelle fine équipe nous formons ! Un savant, un poète, un chanteur et une Sainte. Trinquons mes amis, trinquons !

Et nos gourdes s'entrechoquaient.

Nous avions tous les quatre l'objectif d'arriver à Neuvy-Saint-Sépulchre dans la journée aussi nous avons repris la route ensemble. Une petite brise nous apportait une fraicheur salvatrice. Nous transpirions à grosse gouttes sous le soleil qui était maintenant au zénith. J'apprenais qu'ils étaient partis du Puy avec l'objectif d'aller le plus loin possible durant les quinze jours qu'ils s'octroyaient. Babebine allait se marier et ils avaient envie de resserrer les liens d'amitié qui les unissaient depuis des années avant que celui-ci ne se retrouve "séquestré par sa blonde" avait dit le Ménestrel. Si ma démarche était de me retrouver Moi, la leur était de se retrouver Eux et finalement nous nous découvrions Nous. Mandarin était le plus discret des trois. Il souriait aux blagues de ses amis ou se contentait d'acquiescer. Nous discutions de tout et de rien et le temps passa bien vite. C'est en milieu d'après-midi que nous arrivâmes à notre étape du jour. Nous options pour un hébergement en chambre d'hôte, n'étant pas équipés pour le camping et trouvant l'hôtel en contradiction avec notre démarche, le choix était restreint.

Une fois installée dans ma chambre, je redécouvrais le bonheur quotidien d'enlever mes chaussures après plusieurs heures de marche. Je savourais la douche qui emportait les sels de ma transpiration et les poussières des sentiers. J'enfilais simplement un tee-shirt, un pantalon en lin et des sandales avant de retrouver mes compères du jour. C'est à la terrasse d'un café que nous buvions des bières bien fraiches qui venaient récompenser nos efforts. C'est gais que nous prîmes la direction de la basilique, édifice incontournable classée par l'Unesco. La fraicheur habituelle des églises me donna la chair de poule. Nous étions seuls et nous découvrions en toute tranquillité l'édifice, ses colonnes, ses ornements. Un catafalque était placé au centre de la rotonde. Je m'approchai et glissai mes mains sur la pierre lisse. Babebine et Ménestrel me rejoignirent et se placèrent de chaque côté de moi. Mandarin prenait des photos. Je sentis une main se poser sur mes fesses, je ne bougeais pas et la laissais se balader librement. Le visage de Ménestrel s'approcha du mien et il

déposa ses lèvres sur mes joues. Je tournais davantage la tête pour trouver sa bouche, il m'enserra entre ses bras tout en m'embrassant. Je frissonnais de plaisir. Je déduisis que c'était Babebine qui me caressait maintenant l'intérieur des cuisses. Je me laissais aller aux quatre mains et m'abandonnais aux deux langues qui parcouraient ma peau. Mon pantalon se retrouva rapidement au sol et j'écartais les cuisses, offrant mes orifices aux deux hommes accroupis devant et derrière moi. J'étalais ma poitrine sur le catafalque et fermais les yeux. C'est la douceur d'un gland sur mes lèvres qui me fit les rouvrir. Mandarin nous avait rejoint et, à genoux sur l'estrade funéraire, il me présentait sa verge dure. Je me mis à le sucer, avec réserve. Il prit mes seins dans ses mains et les pétrissait tout en faisant rouler mes tétons déjà durcis par le contact avec le marbre froid. Des doigts pénétraient mon con, d'autres mon cul. J'avalais alors goulument la queue que je n'avais jusque là qu'explorée. C'est un autre sexe qui s'enfonça dans mon anus. Je gémis de plaisir, abandonnant temporairement ma fellation avant de goûter à un autre phallus. C'était une expérience mystique. Je ne savais pas qui me prenait mais j'étais crucifiée, la bouche, le cul, le con recevant à tour de rôle les queues de mes amis du jour, parfois toutes en même temps. Je me laissais emporter par la petite mort sur le support destiné à accueillir les cercueils. Nous poursuivions nos caresses mutuelles lorsque nous entendîmes la lourde porte s'ouvrir. Un groupe de touriste entrait. Cela nous stoppa net et c'est derrière l'une des colonnes que je me rhabillais, honteuse de sentir ma mouille couler tout en essuyant le foutre au coin de mes lèvres.

Le trio m'attendait dehors, eux aussi un peu hontoyés par ce qui venait de se passer. Mais nos quatre sourires et la lueur qui brillait au fond de nos yeux témoignaient du délice de notre péché.

Nous avons mangé sans reparler de nos ébats, comme si de rien n'était. C'est en nous disant à demain que nous nous sommes couchés.

Je me suis levée à l'aube et suis partie sans leur dire au-revoir. J'ai juste confié un mot à la tenante du gîte.

“ Cette célébration de la Sainte Trinité restera à jamais gravée en moi. Je ne suis pas encore arrivée au bout du chemin mais grâce à vous je ne suis déjà plus la même. Merci. Soyez bénis !

La Sainte Vierge. “

Popins
https://twitter.com/Popinsetcris

Sapide

Sapide.

Au lit avec une amie

Si votre amie s'y prenait mal pour agiter sa langue au point où elle vous touche, il serait du dernier mauvais goût de lui pisser à la figure dans un accès de mécontentement.

Je crois que j'ai toujours aimé lécher.

J'ai laissé ma langue découvrir le monde. Mes parents ont souvent poussé des hurlements devant les choses sur lesquelles je laissais traîner ma langue : fleurs, herbes, arbres, limaces, parents proches ou goudron.

Je ne pouvais m'en empêcher, il fallait que je goûte. Au fond, j'avais de l'ambition : je ne me contentais pas de sentir, de voir, de toucher ou d'entendre. Je voulais donner un goût au monde, à chaque élément le composant.

L'éducation aidant, je me sociabilisais. Ce qui, dans mon cas, signifia : lécher sans se faire prendre. En effet, je compris rapidement, face aux regards effarés des adultes qui m'entouraient, que je ne pourrais continuer de laper le monde matériel sans risquer des problèmes. Ma langue me donna précocement la lucidité, voire la duplicité, indispensable à mon épanouissement. Je décidais de lécher à l'hypocrite, de lécher quand même, de lécher toujours et encore. Et

surtout, mon prochain.

Si les choses avaient toujours la même saveur, mes semblables avaient l'étonnante capacité de n'avoir jamais le même goût.

Ainsi lors des jeux dans la cour de récréation, dans le terrain vague servant au enfants du quartier d'aire de jeux, je m'arrangeais toujours pour coller un petit coup de langue sur la peau de mes petits camarades. Je me mis à détester l'hiver car il gênait mes ambition de lécheur.

Enfin quand je dis "mes petits camarades"… Je me suis rapidement rendu compte que rien n'avait un goût aussi émouvant, aussi bon que la peau des filles. Même la texture était *différente*. Je ne savais nommer, ni appréhender autrement cette sensation étrange mais si évidente.

Au début du CM1, durant une de mes balades dans les dictionnaires croisant mon chemin, je tombais par hasard - acte manqué à l'autrichienne ?- sur cette définition :

***SAPIDE**, adj.*

Qui a du goût, de la saveur. ***Ethy.*** *: Empr. au lat.sapidus « qui a du goût, de la saveur »*

Ce fut une révélation. Je pouvais enfin mettre un mot sur ce goût singulier et fascinant qu'a la peau féminine. Je pouvais nommer, dire. "La peau des femmes est *sapide*." Cela prenait une réalité nouvelle. Je me répétais de nombreuses fois le mot, l'étirant, le malaxant, en suçant tout le suc : "Sapide, s-a-p-i-d-e, saaapideee, ssssapide, …" Voilà le mot que je cherchais depuis si longtemps ! "Sapide". Même la prononciation des syllabes l'était. Sur ma langue, ces phonèmes avaient du goût. Je le répétais encore et encore comme un mantra. Je prolongeais même le plaisir par le substantif, plus long en bouche, trouvé quelques lignes plus loin : "sapidité". Sa finale salée me piqua la langue. J'avais pris, sous une autre forme, du plaisir par la bouche. J'étais aux anges.

Et puis, je grandis. La sapidité de l'épiderme de mes petites camarades ou cousines commença à éveiller en moi des choses plus obscures que la satisfaction gustative. Je sentais que l'émoi devenait plus profond, plus *intime*. Pour faire simple : je me mis à bander.

Je découvris ma première véritable érection en passant ma langue sur le poignet d'une de mes camarades de classe, en CM2. Je lui courais après - nous jouions à je ne sais plus quel jeux - et j'avais saisi sa main. Je me figeais, je ne pouvais continuer à la pourchasser J'étais à la fois sidéré et gêné. Sidéré de la dureté de mon sexe, j'avais déjà éprouvé *des choses* mais la rigidité que je ressentis à ce moment me cloua sur place. Je me mis aussi à penser que tous allaient me voir, la tige brandie au milieu de la cour de récré. La panique s'amplifia lorsque je vis dans le regard de Katia, elle s'appelait Katia ma petite léchée, qu'elle devinait que quelque chose n'allait pas. Elle s'était arrêté de courir et revenait vers moi. J'appréhendais la question qu'elle allait inévitablement me poser. Qu'allais-je lui répondre moi qui ne comprenais pas exactement ce qui venait de se passer ? Heureusement pour moi, la sonnerie émit le son strident et désagréable qu'avaient toutes sonneries de cette époque. Elle eut, à mon grand soulagement, sur ma bite l'effet d'une porte de four ouverte précocement sur un soufflet.

Je passais l'après-midi à ne pas suivre les cours et à essayer de comprendre pourquoi un tel effet de ma langue sur moi, sur *cette partie de mon corps*. A la fin de la journée, j'étais pressé de recommencer l'expérience. Le plus rapidement possible.

Malheureusement c'est à cette époque que j'entamais ma traversée du désert. J'avais bien remarqué que mes coups de langue commençaient à être de moins en moins admis par les filles, certaines commençaient même à me regarder salement de travers. Je décidais, prudemment d'arrêter. J'avais en outre remarqué que le goût de la peau de celles qui me criait dessus des : “Arrête ! C'est dégueulasse !” était âcre. Aucune sapidité. Juste un goût de cendres, de cendres de bois dur comme le chêne pour être précis. J'en avais déjà tâtées de la langue vers mes sept ans chez un oncle qui possédait

une cheminée. Intuitivement, je compris que le consentement deviendrait désormais nécessaire chez mes “goûtées”, l’innocence de l’enfance n’était plus là pour donner à mes habitudes un peu *hors-norme* le caractère d’un jeu sans arrière-pensées. La sapidité m’échapperait sans l’accord de la peau qui me laisserait la parcourir des papilles.

Le collège fût un Enfer, j’étais timide, trop, et je ne flirtais avec aucune adolescente. Je voyais tous ses corps quitter l’enfance, j’en étais profondément bouleversé. Ce qui, en langage plus terre à terre, se traduisit par une masturbation intensive. Je passais des heures à me demander si la sapidité de toutes ses peaux en pleine transformation était différente de celles que j’avais en mémoire. Un véritable supplice. Je me méprisais pour ma timidité.

Puis vint, le lycée et - enfin ! - j’embrassais pour la première fois. Elle était blonde et j’ai oublié son nom. Totalement. Le couplet à la guimauve sur l’inoubliable premier baiser est peut-être vrai… mais, dans mon cas, l’immortalité ne se contenta que du baiser en lui-même.

Ce fût un saisissement, d’une intensité digne de celle de la cour de récréation de l’école primaire. Une bouche, j’étais dans une bouche. Le baiser était d’une maladresse confondante mais, putain, j’y étais ! Ma langue m’envoya des flots d’information, elle me dit “velours”, “chaud”, “douceur”, elle me dit aussi “nervosité” et “appréhension”. J’avais l’impression d’avoir un contact bien plus intime qu’un simple baiser. Je la percevais, je la goûtais. Je me perdais en elle. A tel point, qu’elle dut s’arracher à ma bouche, elle était écarlate, j’avais failli l’étouffer. Je bredouillais une vague excuse. Elle me sourit un peu amusée, un peu inquiète.

Elle me largua une semaine plus tard, au prétexte que j’étais trop collant. Je ne pouvais lui en vouloir. J’étais affamé. Je la dévorais. Trop. Je voulais toujours l’embrasser, en profiter pour lui lécher la peau du cou douce et savoureuse, un vrai buffet de desserts pour mes papilles, particulièrement cette zone entre le cou et la nuque. Le goût de la peau adolescente était plus affirmé ; c’était aussi plus

complexe : quelque chose mêlant, entre autres, la figue sèche, les venaisons et la vanille.

Et puis arriva le déssillement, le vrai. Un après-midi. Dans le coton sale d'une lumière d'hiver, C. m'offrit son corps. On était ensemble depuis un mois. Nous étions chez elle, dans sa chambre. Nous nous embrassions. Et doucement, nos mains s'échappèrent. Elles se mirent à déshabiller des corps qui ne l'avait plus été par un autre depuis l'enfance. Brouillon mais décidé. Le soutien-gorge une fois décroché, elle se retrouva le torse nu. Sa poitrine était très généreuse, formidablement généreuse. Je me mis à embrasser/lécher ses seins. Un vague goût lacté mélangé à celui, orangé, d'une Madeleine. Sa poitrine était un dessert. Le mamelon, dur et dressé, me rappelait ma tétine de bébé. Sous ses seins, je goûtais le poivre noir et le sel fin de la transpiration.

Je descendis. Ma langue me transmettait les infimes tressaillements du ventre sous la brume des goûts. Je débouclais sa ceinture, ouvris la fermeture éclair de son jean et fis glisser la culotte et le Denim le plus délicatement possible. Cliquetis métalliques et froissement de tissus. Elle souleva les fesses pour m'aider. Ce geste d'un érotisme absolu. Ce bassin qui se tend pour dévoiler lentement une toison châtain et la ligne délicate de sa vulve ourlée par les renflement des lèvres. Je voyais une chatte, en vrai, là, devant moins à portée de main, à portée de langue, à hauteur d'homme. J'en sentais aussi la flagrance. C'était la première fois.

Je posais ma bouche sur son ventre, je le baisais, posant par petites touches ma langue sur ce ventre un peu rebondi. Un ventre avec de petits poils translucides et les failles tendres de quelques vergetures que ma bouche vit avant mes yeux. Elle me délivra aussi d'enivrantes réminiscences de réglisse.

J'hésitais quelques instants. Tout en lui caressant les seins avec grand respect, ma bouche et moi rodions à la naissance des poils. Je *savais* que j'allais y mettre ma langue et ma bouche, que je le *devais*. Je me sens un peu ridicule lorsque j'écris ces mots mais je restes persuadé que *quelque chose* de définitif se passa ce jour là. Quelque

chose d'irrémédiable.

Je me lançais, langue en tête. Tout d'abord, ce fut la texture d'une corde de chanvre et sa saveur de paille très sèche - je ne peux contrôler les souvenirs dont ma langue tire la pelote. Un goût marin envahit ma bouche lorsque ma langue se glissa entre les plis de son con. Je perçus le renflement du clitoris puis le drapé des petites lèvres. Ma langue était emmitouflée dans son sexe. Et tout explosa. L'iode, le cuivre, les épices, l'astringence dans le même rush.

J'enrichissais ma bibliothèque de goûts et textures. En étudiant appliqué, j'essayais de ne rien négliger. Je parcourus les combes et les rus. Je pris aussi conscience que l'intensité gyrovague du plaisir modifiait les saveurs de son sexe. Accentuant telle note de piment doux ou atténuant l'iode en surface pour favoriser le goût de cuivre lorsque s'épaississaient ses jus. Son clitoris enfla, je le fis rouler sous ma langue, variant les attaques et les empoignades. Chaque inspiration amplifiait l'impact des fumets sur le fond de ma gorge. Je fis du mieux que je pus (et que mes souvenirs de films pornos et de lectures me le permirent). Sa respiration se fit profonde - d'une profondeur d'abîme - son ventre palpitait puis lentement ses fesses se soulevèrent, les hanches se portèrent en avant. Elle jouit dans des gémissements affolés et rauques. C'était beau. C'était aussi impressionnant. Majestueux. Il y eut soudain un peu d'éternité dans la petite chambre.

En bouche, les saveurs de sa vulve explosèrent. Le plaisir est un exhausteur. Je venais de le découvrir.

Le reste - la pénétration, sa bouche sur mon sexe - ne fut rien à côté de ça. Un accompagnement agréable mais plus fade.

Les semaines passant, nous fîmes l'amour souvent, très souvent. J'affinais ma connaissance du bouquet de saveurs qu'était un corps de femme, d'un sexe de femme : le goût de venaison de plus en plus marqué les jours précédents les règles, les différentes variantes de sueurs selon qu'elles soient goûtées sous un sein, dans sa toison, dans le pli de l'aine différente de celle de la saigné du coude ou encore le sucre de sa nuque lorsqu'elle avait envie de faire l'amour.

Mais rien ne remplaçait l'infini plaisir de plonger ma langue dans son sexe puis, avec les années et les rencontres, dans celui de quelques autres. Dès ce moment, les femmes, leurs corps, leurs fluides, leurs épidermes m'offrirent une gigantesque palette de saveurs et de plaisirs.

Les vulves que j'ai léchées, sucées, explorées ont fait mon palais comme le ferait de bons vins pour un oenologue. J'en ai mémorisé chaque saveur.

Parmi tous ces goûts que ma langue me fit découvrir, il y en a un impossible à oublier, le plus étrange que ma langue m'ait révélé .

C'est celui de ma peau.

Elle n'a aucun goût.

Camille Eelen

Ce texte fût présenter au concours du blog littéraire "Sale temps pour les ours" : https://sale-temps-pour-les-ours.com/2016/07/05/le-craaaassh-feutre-de-lenveloppe-quon-dechire-resultats-du-prix-sale-temps-pour-les-ours-du-court-litteraire-1/

Manuel de civilité pour les petites filles à l'usage des maisons d'éducation de Pierre Louÿs, 1926.

Le texte correspond à la version Wikisource.org



Photographie : Lobbiaz

GLOSSAIRE

Nous avons jugé inutile d'expliquer les mots : *con, fente, moniche, motte, pine, queue, bitte, couille, foutre* (verbe) *foutre* (subst.), *bander, branler, sucer, lécher, pomper, baiser, piner, enfiler, enconner, enculer, décharger, godemichet, gougnotte, gousse, soixante-neuf, minette, mimi, putain, bordel.*

Ces mots sont familiers à toutes les petites filles.

À LA CHAMBRE

Si l'on vous surprend toute nue, mettez pudiquement une main sur votre visage et l'autre sur votre con ; mais ne faites pas de pied de nez avec la première et ne vous branlez pas avec la seconde.

Ne pissez pas dans le calorifère, allez aux W.-C.

Ne suspendez pas de godmichet au bénitier de votre lit. Ces instruments-là se mettent sous le traversin.

À LA MAISON

Ne vous mettez pas au balcon pour cracher sur les passants ; surtout si vous avez du foutre dans la bouche.

Ne pissez pas sur la plus haute marche de l'escalier pour faire des cascades.

Ne fourrez pas un godmichet dans la bouche d'un petit bébé pour lui faire téter le lait qui reste dans les couilles de caoutchouc, quand vous n'êtes pas tout à fait sûre que votre gougnotte n'a pas la vérole.

À L'OFFICE

Quand vous vous êtes servie d'une banane pour vous amuser toute seule ou pour faire jouir la femme de chambre, ne remettez pas la banane dans la jatte sans l'avoir soigneusement essuyée.

Ne branlez pas tous vos petits amis dans une carafe de citronnade, même si cette boisson vous paraît meilleure additionnée de foutre frais. Les invités de monsieur votre père ne partagent peut-être pas votre goût.

Si vous videz subrepticement la moitié d'une bouteille de champagne, ne pissez pas dedans pour la remplir.

Ne suggérez pas au serveur de faire l'amour dans le cul d'une poularde cuite, sans vous être assurée par vous-même que le serveur n'est pas malade.

Ne faites pas caca dans la crème au chocolat, même si, étant privée de dessert, vous êtes sûre de n'en pas manger.

À TABLE

Si l’on vous demande ce que vous buvez à vos repas, ne répondez pas : « Je ne bois que du foutre. »

Ne faites pas aller et venir une asperge dans votre bouche en regardant languissamment le jeune homme que vous voulez séduire.

Ne faites pas minette à un abricot fendu en clignant de l’œil vers la tribade la plus célèbre de la société.

Ne prenez pas deux mandarines pour faire des couilles à une banane.

Si vous branlez votre voisin dans sa serviette, faites-le si discrètement que nul ne s’en aperçoive.

Si votre gougnotte ordinaire est placée en face de vous, ne lui faites pas de scène de jalousie à travers la table.

Quand une grande personne raconte une histoire leste que les petites ne doivent pas comprendre, ne vous mettez pas à pousser des cris inarticulés comme une petite fille qui décharge, même si l’histoire vous excite au plus haut point.

Si vous trouvez un cheveu suspect dans votre potage, ne dites pas : « Chic, un poil du cul ! »

Ne cachez pas un godemiché dans la jatte de fruits pour faire rire les jeunes filles à l’heure du dessert.

Quand on vous servira des bananes, ne mettez pas la plus grosse dans votre poche. Cela ferait sourire les messieurs, et peut-être même les jeunes filles.

Si vous êtes encore impubère, ne vous écrasez pas une poignée de fraises entre les jambes pour aller ensuite montrer à tout le monde

que vous avez vos règles.

Il est du dernier mauvais goût de glisser un godemiché sous la serviette d'une jeune fille à la place de son petit pain.

JEUX ET RÉCRÉATIONS

Ne demandez jamais à une dame la permission d'aller jouir avec sa fille. Dites « jouer », qui est plus décent.

N'invitez pas vos jeunes amies à pêcher des petits poissons de foutre dans le bidet de madame votre mère quand vous jouez à la dînette.

Pour tirer à la courte-paille, ne demandez pas à une jeune fille de se couper cinq ou six poils, surtout si vous savez qu'elle n'en a pas un.

Si vous jouez au doigt mouillé, ne le mouillez pas entre vos cuisses, à moins que vous ne soyez dans l'intimité.

Si vous proposez de jouer à « montre-moi ta pine, tu verras mon cul », assurez-vous d'abord que les grandes personnes ne vous surveillent pas.

De même quand vous jouez « à celle qui pisse le plus loin possible », surtout si vous prenez des petits garçons comme arbitres.

De même si vous jouez « à l'accouchement » avec une petite poupée de porcelaine dans le con.

De même encore quand vous jouez à celle « qui fera la plus grande saleté ». C'est le jeu favori des petites filles ; mais les parents ne l'approuvent jamais.

À la main chaude, si vous êtes à genoux devant un jeune homme, ne lui sucez pas la queue, vous ne pourriez pas répondre aux questions du jeu.

Se mettre du miel entre les jambes pour se faire lécher par un petit chien, c'est permis à la rigueur, mais il est inutile de le lui rendre.

Ne masturbez jamais un jeune homme par la fenêtre. On ne sait jamais sur qui cela peut tomber.

Ne sautez pas à cheval sur le cou d'un monsieur quand vous n'avez pas de pantalon fermé. Pour peu que vous soyez excitée, vous tacheriez le col de sa redingote.

Relever ses jupes, s'asseoir sur une quille debout, la faire entrer où vous savez, et s'enfuir avec en la tenant par la seule force du « casse-noisettes », c'est un exercice des plus indécents, qu'une jeune fille bien élevée ne doit pas imiter, même quand elle l'a vu faire avec un succès d'estime.

Si vous jouez « au bordel » avec plusieurs petites filles, ne vous charbonnez pas le ventre et les cuisses pour faire le rôle de la négresse.

Si vous jouez « à la putain » avec quelques petits garçons, n'empruntez pas vingt-cinq morpions à la fille du jardinier pour vous faire un vrai con de pierreuse.

En jouant à cache-cache, si vous vous trouvez seule avec une jeune fille dans une cachette impénétrable, branlez votre compagne ; c'est l'usage. Et si elle fait des manières, branlez-vous devant elle pour l'encourager.

Si vous faites de l'équitation auprès d'un beau cavalier et si la selle vous prouve tout à coup une émotion débordante, vous pouvez soupirer : « Ah !… ah !… » pourvu que vous ajoutiez tout de suite : « C'est pour vous que je le fais, monsieur. »

En jouant à colin-maillard, ne fouillez pas sous les jupes de votre capture en disant que vous allez la reconnaître tout de suite. Cela la compromettrait beaucoup.

Lorsqu'on propose de jouer à « chat coupé » ou à « chat perché », ne vous mettez pas à rire. Toute plaisanterie là-dessus serait du genre facile.

EN CLASSE

Ne dessinez pas au tableau noir les parties sexuelles de la maîtresse surtout si elle vous les a montrées confidentiellement.

Quand vous venez de vous branler sous le pupitre, n'essuyez pas votre doigt mouillé dans les cheveux de votre voisine, à moins qu'elle vous en prie.

Si vous trouvez plus commode d'aller vous masturber aux water-closets, demandez simplement à sortir : ne dites pas pourquoi.

Si l'on vous demande ce que c'était que Pompée, ne répondez pas : « Ça devrait être une pine » ; et si l'on vous demande quel personnage historique vous auriez voulu être, ne dites pas en clignant de l'œil : « Je voudrais toujours être Persée. » Ce genre de facéties ferait rire vos camarades mais ne ferait pas rire la maîtresse.

Ne dites pas que la mer Rouge est ainsi nommée parce qu'elle a la forme d'un con ; ni que la Floride est la pine de l'Amérique ; ni que la *Jungfrau* ne mérite plus son nom depuis que les alpinistes montent dessus. Ce seraient des observations ingénieuses, mais déplacées dans la bouche d'une enfant.

Ne mouillez pas votre pouce dans votre bouche ou dans votre con pour tourner les pages.

Si l'on vous dit que l'homme se distingue du singe en ce qu'il n'a pas de queue, ne protestez pas qu'il en a une.

Parmi les principaux verbes de la quatrième conjugaison, il est inutile de citer foutre, je fous, je foutais, je foutrai, que je foutisse, foutant, foutu. La conjugaison de ce verbe est intéressante mais on vous grondera plutôt de la connaître que de l'ignorer.

Si l'addition qu'on vous donne à faire produit le nombre 69, ne vous roulez pas de rire comme une petite imbécile.

Si votre professeur vous demande une plume, ne feignez pas de croire qu'il vous prie de lui sucer la queue.

Dans les petits thèmes anglais de la première année, on trouve parfois des phrases naïves : « J'ai un joli petit chat. Tu as un gros bouton. Il ou elle aime les langues. Ma sœur a un bon casse-noisettes. Voulez-vous une feuille de rose ? Le hussard a tiré deux coups. Je cherche les haricots de mes gousses. Le maquereau a une belle queue. Mon frère a des grues et mon père des vaches. » Ne vous avisez pas de traduire : « *I have a pretty little cunt. You have a big clito. She likes to be tongued*, etc. »

Si votre maîtresse vous emmène dans sa chambre et vous prend entre ses bras avec un trouble extrême, relevez vos jupes sans affectation et guidez sa main hésitante. Cela la soulagera d'un grand poids.

N'abordez pas le premier jour une grande élève en lui demandant si elle se branle : 1° Parce que la question est inutile : elle se branle certainement. 2° Parce qu'elle pourrait être tentée de mentir. Emmenez-la secrètement au fond du jardin et livrez-vous devant elle à vos petites habitudes. Votre exemple lui fera honte de sa dissimulation.

Si l'une de vos aînées se moque de votre jeune âge parce qu'elle a de jolis poils et que vous êtes lisse comme la main, ne la traitez pas d'ours velu, d'Absalon, ni de femme à barbe : mais tirez une leçon de la petite colère que vous ressentirez et souvenez-vous d'être modeste quand vous aurez la motte fournie.

CADEAUX

Si vous portez dans un médaillon une petite boucle de poils blonds coupée au cul de votre gougnotte, dites plutôt que ce sont des cheveux.

N'offrez jamais de godmiché à une femme mariée, à moins qu'elle ne vous ait fait elle-même la confidence de ses infortunes.

Si vous présentez un crayon à coulisse, ne mettez pas vos yeux également en coulisse, en faisant manœuvrer le porte-mine avec frénésie dans sa gaine.

Le plus joli cadeau que puisse faire une petite fille, c'est un pucelage. Comme celui de devant ne peut se donner qu'une fois, donnez cent fois celui de derrière et vous ferez cent politesses.

Si une amie vous donne une bague, mettez-la au doigt dont vous vous servez habituellement pendant vos solitudes voluptueuses. C'est une attention délicate.

Si vous donnez un porte-plume de forme obèse à une petite naïve, apprenez-lui à s'en servir, ou ce serait un cadeau perdu.

AU BAL

Règle sans exceptions : N'empoignez jamais la pine d'un danseur qui ne bande pas encore pour vous. Un rapide coup d'œil vers son pantalon vous détournera de gaffer.

Si vous jouissez en valsant, dites-le tout bas, ne le criez pas.

Si vous voyez une tache sur la robe d'une jeune fille, ne lui demandez pas si c'est du foutre.

Tout danseur qui vous met sa pine dans la main entend garder à cette galanterie un caractère confidentiel. N'appelez pas tout le monde pour montrer ce que vous tenez.

Lorsqu'un monsieur, derrière un meuble, vous décharge dans la main, il vaut mieux vous sucer les doigts que de demander une serviette.

Une jeune fille bien élevée ne pisse pas dans le piano.

EN VISITE

Remettez vos gants avant d'entrer, si vous vous êtes branlée dans l'ascenseur.

Quand la maîtresse de maison se penche pour vous embrasser, ne lui fourrez pas la langue dans la bouche. Cela ne se fait pas devant témoins.

Dites : « Bonjour, madame, comment allez-vous ? » mais ne demandez jamais à une femme mariée : « Vous a-t-on bien baisée la nuit dernière ? » parce que le plus souvent elle n'aurait rien à dire.

Dans un salon collet monté, ne prenez jamais le mouchoir d'un monsieur pour vous essuyer les parties honteuses, même si vous mouillez pour lui.

Si l'une des visiteuses vous plaît, vous pouvez lui sourire à la dérobée ; mais ne faites pas vibrer votre langue dans votre bouche en forçant l'éclat de votre œil : ce serait exprimer trop nettement une proposition qu'il vaut mieux sous-entendre.

À la personne qui vous fait admirer une rose, ne dites pas : « Elle ressemble au con de Mme X… » Ce serait un compliment, mais de ceux qu'il faut garder pour l'intimité.

Si une dame modeste vous dit : « Mon fils travaille moins bien que votre frère », ne répondez pas : « Oui, mais son foutre est meilleur. » Les éloges de ce genre-là ne font aucun plaisir à une mère chrétienne.

Si vous voyez une trace vermeille à la moustache d'un jeune homme, ne lui dites pas devant tout le monde : « Mme X… a donc ses affaires ? » Il y aurait un silence gênant.

Ne demandez jamais à une tragédienne où elle a passé ses années de bordel. Renseignez-vous auprès de ses amies.

Si l'on vous dit que vous êtes un « vrai garçon », ne montrez pas votre con pour prouver le contraire.

Dire à une jeune dame qu'elle a de beaux cheveux blonds, c'est aimable ; mais lui demander tout haut si elle a les poils de la même couleur, c'est indiscret.

Si une dame refuse de s'asseoir, ne lui donnez pas de conseils sur le danger de se faire enculer par les maladroits.

Si vous êtes assise sur le coin d'une chaise, ne vous remuez pas trop d'avant en arrière. Cela vous donnerait des distractions.

Si le monsieur qui parle à votre mère se met à bander dans son pantalon, ne le faites pas remarquer tout haut.

Il faut toujours dire la vérité ; mais quand votre mère reçoit au salon, vous appelle et vous demande ce que vous faisiez, ne répondez pas : « Je me branlais, maman », même si c'est rigoureusement vrai.

SUPERSTITIONS

On prend les hommes en leur mettant un grain de sel sur le bout de la queue, puis en leur suçant la queue jusqu'à ce que le sel soit fondu.

Le vendredi étant le jour de Vénus n'a aucune mauvaise influence sur les rendez-vous d'amour. Bien au contraire.

Si vous êtes treize à faire l'amour sur le même lit, n'envoyez pas votre plus jeune amie se branler toute seule à la petite table. Faites plutôt monter la fille de la concierge pour faire la quatorzième.

De même si un amant tire treize coups avec vous en une nuit, ne le laissez pas se lever qu'il n'ait déchargé pour la quatorzième fois.

Si une jeune fille brune vous dit : « Les brunes viennent au monde par le con et les blondes par le trou du cul », vous pouvez répondre hardiment que c'est un faux bruit. Si vous êtes blonde, vous pouvez même ajouter une gifle.

Quand vous aurez perdu votre pucelage, ne vous adressez pas à saint Antoine de Padoue pour le retrouver. Saint Antoine de Thébaïde a beaucoup médité sur les questions sexuelles ; mais son homonyme ne s'y complaît pas.

Ne vous attachez pas un petit cochon d'or dans les poils du con pour porter bonheur à ce qu'ils environnent. Les messieurs qui vous trousseraient pourraient rire de cette enseigne.

Dans le château où vos parents reçoivent, ne buvez pas l'eau de bidet de toutes les jeunes filles pour connaître leurs pensées.

Avant de recevoir un godmiché dans le cul, n'exigez pas que l'instrument soit béni par l'archevêque. Certains prélats s'y

refuseraient.

À L'ÉGLISE

Une petite fille qui s'éveille doit avoir complètement fini de se branler lorsqu'elle commence sa prière.

Si vous ne vous êtes pas assez branlée le matin, ne vous finissez pas à la messe.

Ne suivez pas l'office sur un exemplaire de *Gamiani*, surtout s'il est illustré.

N'arrachez jamais un bouton de culotte à votre voisin au moment de le donner à la quête. Faites-le avant d'entrer.

« Les personnes qui connaîtraient des empêchements à ce mariage sont obligées de nous en avertir », dit le prêtre. Mais c'est une simple formule. Ne vous levez pas à ces mots pour révéler des confidences.

Quand vous êtes auprès d'une dame qui s'agenouille en creusant les reins, ne lui demandez pas si cette position lui rappelle des souvenirs tendres.

Au catéchisme, si le jeune vicaire vous demande ce que c'est que la luxure, ne lui répondez pas en rigolant : « Nous le savons mieux que vous ! »

Le jour de votre première communion, si une dame s'écrie en vous voyant : « Est-elle jolie ! On dirait une petite mariée ! » ne répondez pas : « Il ne me manque que la fleur d'oranger. » La réplique serait jugée leste.

Si vous sucez un monsieur avant de partir communier, gardez-vous bien d'avaler le foutre : vous ne seriez plus à jeun, comme il faut que vous le soyez.

En vous agenouillant à la table sainte, n'invitez pas tout bas votre

petite voisine à coucher avec vous dans l'après-midi.

Pendant le sermon, si le prédicateur paraît croire à la « pureté des jeunes filles chrétiennes », ne vous mettez pas à pouffer de rire.

Si vous baisez l'après-midi dans une église de campagne, ne vous lavez pas le cul dans le bénitier. Loin de purifier votre péché, vous l'aggraveriez au contraire.

À CONFESSE

Si votre confesseur vous demande combien de fois vous vous êtes polluée, ne lui répondez pas : « Et vous ? »

Ne vous branlez pas dans le confessionnal pour être absoute aussitôt après.

Quand vous racontez toutes vos cochonneries au bon prêtre qui vous écoute, ne lui demandez pas si ça le fait bander.

Si vous vous confessez chez votre directeur, ne lui demandez jamais de vous laisser prendre sa pine pour mieux lui expliquer ce que vous faites aux garçons ; et ne lui montrez pas non plus votre con pour mieux lui expliquer ce que vous faites aux filles.

Si votre directeur prend l'habitude de vous baiser, de vous enculer ou de vous décharger dans la bouche, avant de vous absoudre de cela et du reste, gardez-le comme amant si vous le trouvez beau, mais prenez un autre confesseur. Au point de vue canonique, le premier est insuffisant.

AU MUSÉE

Ne grimpez pas sur les socles des statues antiques pour vous servir de leurs organes virils. Il ne faut pas toucher aux objets exposés ; ni avec la main, ni avec le cul.

Ne crayonnez pas des boucles noires sur le pubis des Vénus nues. Si l'artiste représente la déesse sans poils, c'est que Vénus se rasait la motte.

Ne demandez pas au gardien de salle pourquoi l'hermaphrodite a des couilles et des tétons. Cette question n'est pas de sa compétence.

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Si vous avez déjà des nichons, ne vous découvrez pas à droite et à gauche pour donner le sein à votre poupée. Cela est permis aux nourrices, mais non aux petites filles.

N'achetez pas une baguette de cerceau pour vous la planter dans le con devant tout le monde. Faites cela chez vous.

N'entrez pas dans les urinoirs pour voir pisser les messieurs.

Si un vieux satyre vous montre son membre au détour d'une allée, vous n'êtes nullement obligée de lui montrer votre petit con par échange de courtoisie.

Quand vous venez de baiser dans un massif en plein jour, ne vous lavez pas le cul dans le bassin du Rond-Point. Cela vous ferait remarquer.

DANS LA RUE

Donner dix sous à un pauvre parce qu'il n'a pas de pain, c'est parfait ; mais lui sucer la queue parce qu'il n'a pas de maîtresse, ce serait trop : on n'y est nullement obligé.

Si vous avez envie de coucher avec un monsieur qui passe, ne le lui demandez pas vous-même. Faites-lui parler par votre bonne.

Ne vous faites jamais fourrer une lance d'arrosage dans les parties naturelles. Ces instruments-là éjaculent trop fort pour votre petite capacité.

Si vous apercevez, le long d'un trottoir, un étalon violemment amoureux, n'avancez pas la main pour le soulager. Cela n'est pas dans les usages.

Dans une foule compacte, si une main mystérieuse vient vous tâter le cul, écartez franchement les cuisses pour donner des facilités.

Ne dessinez pas des pines sur les murs, même si vous avez un réel talent de dessinatrice.

Ne sucez pas les messieurs dans les pissotières avant une heure du matin.

DANS LES BOUTIQUES

Si vous vous faites gougnotter par une vendeuse du Louvre dans un salon d'essayage, ne hurlez pas que vous jouissez, cela ferait un scandale affreux.

En sortant des cabinets inodores, ne demandez pas une réduction sous prétexte que vous n'avez fait que vous masturber.

N'entrez jamais dans un bordel pour demander une tribade quand vous n'avez pas vingt francs sur vous.

S'il vous manque un peu de monnaie pour payer votre acquisition, ne proposez pas au marchand de le sucer pour le surplus, surtout si sa femme vous écoute.

N'entrez pas chez un coiffeur de dames en lui demandant effrontément de vous friser les poils du cul.

N'envoyez pas votre godmiché à la mercière pour y faire poser des rubans.

À L'HÔTEL, EN VOYAGE

Ne sonnez pas le maître d'hôtel à onze heures du soir pour lui demander une banane. À cette heure-là, demandez une bougie.

Ne demandez pas à la direction si la bonne sait faire minette. Interrogez-la vous-même.

Ne vous mettez pas à la fenêtre pour appeler les passants, même si vous avez grande envie de baiser, et personne pour vous satisfaire.

Vous pouvez regarder par le trou de la serrure pour savoir pourquoi votre maman s'enferme toute la journée avec un jeune homme que vous ne connaissez pas, mais gardez-vous de lui crier : « Hardi, maman ! ça vient, ça vient ! » Au lieu de **l'exciter vous** apporteriez un trouble regrettable à ses occupations.

Si par le même subterfuge vous surprenez dans une chambre un touriste s'amusant avec une bonne de l'hôtel, il est inutile de le crier dans l'escalier pour avertir la directrice qui, certainement, ne s'en soucie pas.

À LA MER

En passant auprès d'un monsieur qui se baigne, ne l'empoignez pas par les couilles, quelques facilités qu'offre son costume à vos attouchements. Ne vous branlez pas en faisant la planche, ça se verrait.

Au bain, ne demandez pas aux personnes présentes la permission de faire pipi. Faites-le sans autorisation.

Autant que possible, ne vous enfermez pas avec un monsieur dans votre cabine de bain. Entrez-y plutôt avec une jeune fille, qui vous fera minette aussi bien, si ce n'est pas mieux, et ne vous compromettra pas.

Si vous écrivez des obscénités sur les cloisons de votre cabine, ne les signez pas du nom de la dame qui vous a précédée.

Quand, par un interstice des planches, vous apercevez dans la cabine voisine une dame qui se croit seule et qui se branle, ne frappez pas à la cloison en lui demandant « si ça va venir ». Au lieu de l'encourager, vous la troubleriez.

Si un monsieur vous demande pourquoi vous ne prenez pas de bain, ne répondez pas :

« J'ai mes règles. »

AU THÉÂTRE

Ne mettez pas la main sur le pantalon de votre voisin pour voir si le ballet le fait bander.

Si vous remarquez qu'une danseuse a les cheveux blonds et les aisselles noires, ne demandez pas tout haut pourquoi.

Ne dites pas non plus tout haut : « C'est cette grande-brune là qui couche avec papa ! » Surtout si madame votre mère vous accompagne.

Même si vous avez des renseignements complets sur les talents de la troupe, ne dites pas pour toute la loge : « Celle-là suce comme une pompe ; elle tue qui elle veut ; et celle d'à côté, elle marche par le cul. »

Si vous entendez, dans la pièce, des facéties un peu risquées, des allusions, des à-peu-près, ne les expliquez pas aux grandes personnes, même si les grandes personnes ont l'air de ne pas comprendre.

Ne demandez pas non plus pourquoi le beau ténor n'enfile pas la soprano qui chante tout le temps comme si elle mouillait. Cela ne se fait guère sur la scène.

Si le rôle de l'amant est tenu par une femme travestie, ne le hurlez pas à travers le théâtre : « Sale gousse ! Rince ta langue ! Ousqu'est ton godmiché ? » et d'autres phrases impertinentes que le public n'entendrait pas sans protestations.

À LA CAMPAGNE

Ne faites pas annoncer par le tambour de la commune que vous avez perdu votre pucelage. L'homme qui l'a trouvé ne vous le rendra pas.

Rencontrée dans un lieu désert par un chemineau qui vous empoigne, laissez vous baiser tout de suite. C'est le plus sûr moyen de ne pas être violée.

Ne branlez pas sept ou huit petits paysans dans un verre pour boire le foutre avec du sucre. Cela vous donnerait mauvaise réputation dans le pays.

Devant le jardinier qui arrose la terre pour y faire pousser le gazon, ne vous arrosez pas la motte pour vous faire pousser des poils. Il rirait de votre naïveté.

DEVOIRS ENVERS LE PROCHAIN

Pénétrez-vous de cette vérité que toutes les personnes présentes, quels que soient leur sexe et leur âge, ont la secrète envie de se faire sucer par vous, mais que la plupart n'oseront pas l'exprimer.

Respectez donc d'abord l'hypocrisie humaine que l'on appelle aussi vertu, et ne dites jamais à un monsieur devant quinze personnes : « Montre-moi ta pine, tu verras ma fente. » Il ne vous montrerait certainement pas sa pine.

Si au contraire vous vous arrangez pour être toute seule avec lui, dans un lieu où il soit certain de n'être surpris par personne, non seulement il vous montrera sa pine, mais il ne s'opposera pas à ce que vous la suciez.

La plupart des conseils qui suivent dérivent des principes précédents.

DEVOIRS ENVERS VOTRE PÈRE

Si monsieur votre père vous dit d'une voix furieuse : « Tu n'es plus ma fille ! » ne lui répondez pas en rigolant : « Il y a longtemps que je le savais ! »

Quand monsieur votre père se présente dans la société qui vous entoure, ne dites pas : « Voilà le cocu ! » ou, si vous le dites, dites-le tout bas.

Si vous buvez un verre de bière dans le billard de votre papa, vous ferez mal ; et si vous pissez dedans pour qu'on ne s'en aperçoive pas, vous ne ferez qu'aggraver votre faute.

Si vous vous asseyez sur la cuisse gauche de monsieur votre père, ne vous frottez pas le cul sur sa pine pour le faire bander, à moins que vous ne soyez seule avec lui.

Si monsieur votre père vous prie de le sucer, ne dites pas étourdiment que sa pine sent le con de la bonne. Il pourrait se demander d'où vient que vous reconnaissiez cette odeur-là.

Si monsieur votre père vous conduit au bordel pour vous faire gougnotter par des putains habiles, ne donnez pas votre adresse à toutes ces demoiselles pour échanger des cartes postales. Une petite fille du monde ne doit aller au bordel que dans le plus strict incognito.

Si vous êtes en train de vous branler quand votre père entre dans votre chambre, arrêtez-vous : c'est plus convenable.

Si monsieur votre père daigne éjaculer quelquefois dans votre petite bouche, acceptez cela les yeux baissés, et comme un grand honneur dont vous n'êtes pas digne. Surtout n'allez pas ensuite vous

en vanter comme une sotte à l’oreille de votre maman.

DEVOIRS ENVERS VOTRE MÈRE

N'appelez jamais votre mère : « Vieille vache ! Rouchie de pissotière ! Gougnotte à putains ! Foireuse de foutre ! Vérole ambulante ! etc. » Ce sont là des expressions qu'il faut laisser au vulgaire.

Ne lui dites jamais non plus : « Je t'emmerde ! Va te faire enculer ! Je te chie dans la gueule ! »

Et surtout ne lui dites pas : « Tu me sors du cul ! » puisque c'est vous au contraire qui sortez du sien.

Le soir, quand madame votre mère vient vous border dans votre lit, attendez pour vous branler qu'elle ait quitté la chambre.

Si madame votre mère vous demande qui vous aimez mieux embrasser, ne répondez pas : « C'est le cul de la bonne. »

Quand vous allez chez celui de vos amants qui a l'habitude de vous enculer, ne vous fardez pas le trou du cul dans le cabinet de toilette de madame votre mère, avec le bâton de rouge qui lui sert pour les lèvres.

Ne ceignez pas un godmiché pour enfiler madame votre mère avant qu'elle vous en prie.

N'offrez pas à votre maman de jouer un rôle, si petit qu'il soit, dans ses voluptés conjugales. Attendez qu'elle vous le propose.

DEVOIRS ENVERS VOTRE SŒUR

Les jours où mademoiselle votre sœur ne voit ni son amant ni sa tribade, mettez-lui poliment la main sous les jupes et demandez-lui si elle veut bien se contenter de vous.

Si elle répond qu'elle aime mieux se branler toute seule, retirez-vous discrètement.

Quand mademoiselle votre sœur est en train de pisser, ne lui retirez pas le pot pour la faire pisser par terre ; ce serait une farce de mauvais goût.

Lorsqu'elle est à genoux dans sa chemise de nuit et dit ses prières du soir, ne lui fourrez la langue dans le cul que si elle en exprime le désir.

Si vous trouvez un monsieur tout nu dans le lit de mademoiselle votre sœur, n'allez pas le dire tout bas à monsieur votre père. La visite n'est pas pour lui.

Si mademoiselle votre sœur a des poils sur la motte avant que vous n'en ayez vous-même, ne les lui arrachez pas sous prétexte que c'est injuste.

Quand mademoiselle votre sœur part pour le bal, n'écrivez pas derrière sa robe blanche : « Enculez-moi messieurs, s.v.p. » Abstenez-vous de toute inscription de ce genre.

Pendant les fiançailles, ne dites pas à votre futur beau-frère qu'elle a beaucoup de talent pour sucer la queue. Quoiqu'il doive profiter de ce talent intime, le fiancé ne l'apprendrait pas sans quelque mouvement d'humeur.

Si l'on vous demande ce que fait votre sœur dans sa chambre, ne

répondez pas qu'elle se branle, même si vous êtes sûre de ce que vous dites.

Ne racontez à personne que mademoiselle votre sœur met son traversin entre ses cuisses, se frotte contre lui et l'appelle Gaston.

Si mademoiselle votre sœur se sert plusieurs fois de suite de votre godmiché sans vouloir vous le rendre, n'allez pas vous plaindre à vos parents. Ne comptez pas non plus sur leur esprit de justice, les jours où elle refuse de vous faire minette. Dans les deux cas, vous seriez fouettée.

Ne vous moquez pas de mademoiselle votre sœur, si elle ne veut pas se faire enculer. Une jeune fille du monde est absolument libre de ne donner qu'un trou à ses amoureux.

Quand votre grande sœur en chemise est à genoux sur le prie-Dieu, ne lui faites pas minette par-derrière, cela lui donnerait des distractions.

DEVOIRS ENVERS VOTRE FRÈRE

Rien n'est plus vilain qu'une petite fille qui regarde bander son frère et ne fait rien pour le soulager.

Branlez votre frère dans son lit ; mais pas dans le vôtre. Cela vous compromettrait.

Quand vous venez de sucer votre frère, ne crachez pas le foutre à la figure de votre institutrice. Si elle allait se plaindre, cela ferait des histoires.

La plupart des petites filles se font dépuceler par leur frère, ce qui offre moins d'inconvénients que l'intervention d'un étranger. Si votre frère vous monte dessus à trois heures du matin et vous plante gentiment sa pine dans le cul, ne lui répondez pas que vous avez sommeil.

DEVOIRS ENVERS DIEU

Tous les soirs, avant de vous branler, faites votre prière à genoux.

Admirez la bonté de Dieu qui donne à chaque petite fille un con pour y plonger toutes les pines du monde, et qui, pour varier les plaisirs, vous permet de remplacer la pine par la langue, la langue par le doigt, le con par le cul, et le cul par la bouche.

Remerciez-le d'avoir créé les carottes pour les petites filles, les bananes pour les jouvencelles, les aubergines pour les jeunes mères, et les betteraves pour les dames mûres.

Bénissez-le d'avoir mis en vous le désir de décharger et créé mille moyens pour en arriver là.

Si vous désirez un amant, demandez-le-lui, il vous le donnera. Si c'est une gougnotte qu'il vous faut, dites-le-lui sans fausse honte. Dieu lit dans votre cœur. Vous ne sauriez le tromper.

Ne priez pas quand vous êtes toute nue. Mettez une chemise de nuit, ne la relevez ni par-devant ni par-derrière devant les personnes présentes. Si vous portez un godmiché en érection sur votre motte, retirez-le. De même si vous l'avez dans le cul.

Pendant que vous priez à genoux, si quelqu'un profite de cette position pour essayer de vous enculer, ne vous prêtez pas à cette inconvenance.

Avant d'aller communier, si vous sucez quelqu'un n'avalez pas le foutre, vous ne seriez plus à jeun. Mais vous pouvez en boire le vendredi. Le foutre, pas plus que le lait, n'est considéré comme un aliment gras.

Quelques jeunes filles trop surveillées achètent une petite Sainte

Vierge en ivoire poli et s’en servent comme d’un godmiché. C’est un usage condamné par l’Église.

Par contre, vous pouvez vous servir d’un cierge à cet effet, pourvu que le cierge ne soit pas béni.

AVEC L'AMANT DE SA MÈRE

Quand une petite fille a deviné quel est le bon ami de sa maman, elle ne doit, sous aucun prétexte, aller le dire à son papa.

Ne désignez jamais à l'amant de votre mère une jeune fille qui se branle pour lui, surtout si cette jeune fille, c'est vous.

Si l'amant arrive en avance et madame votre mère vous prie de faire attendre, faites-le bander, mais ne le sucez pas.

Elle ne doit pas non plus, à l'heure où sa mère revient du rendez-vous, lui demander si c'était bon, combien de fois elle l'a fait, si le monsieur bandait bien, etc. Ces questions ne mériteraient que le fouet.

Il lui est également interdit de prendre à part le bien-aimé pour lui demander : « Déchargez-vous dedans ? Est-elle bien cochonne ? Suce-t-elle gentiment ? Avale-t-elle le foutre ? Se fait-elle enculer ? », etc.

Ni surtout pour lui dire : « Papa a baisé maman la nuit dernière. C'est ma bonne qui me l'a dit. » Cette information ne serait pas accueillie avec plaisir.

Si vous savez que votre mère attend son amant chez elle, ne vous cachez pas sous le lit, surtout pour sortir en faisant : « Boum ! c'est moi ! » pendant qu'on jouit dans sa bouche. Vous seriez capable de la faire étrangler.

Ne choisissez pas non plus cet instant pour entrer brusquement dans la chambre en criant : « Voilà papa ! » lorsque vous savez très bien que monsieur votre père est en voyage.

Si monsieur votre père est absent pour six mois ou un an, ne vous

hasardez pas, un jour d'adultère, à cacher l'injecteur de votre maman, de telle sorte qu'elle s'en aperçoive plus tard. Les plus graves conséquences pourraient s'ensuivre, et la farce ne serait pas goûtée.

Si vous découvrez que vous êtes la fille de l'amant et non du mari, n'appelez pas ce monsieur « papa » devant vingt-cinq personnes.

C'est le mari de votre mère que vous devez appeler papa. Et même, si vous êtes certaine de ne pas lui être unie par les liens du sang, ne lui dites pas à l'oreille : « Je peux bien te sucer, tu n'es pas mon père ! » La fin de la phrase détruirait tout ce que les premiers mots auraient de vraiment aimable.

Si une visite se présente quand votre mère fait l'amour et si l'on vous charge d'aller répondre : « Maman est souffrante », ne donnez pas de détails sur sa maladie. Si l'on vous demande : « Qu'est-ce qu'elle a ? » ne répondez pas : « Une pine dans le cul. »

AVEC UN AMANT

Ayez tous les amants qu'il vous plaira, mais ne racontez pas aux jeunes ce que vous faites avec les vieux. Ni réciproquement.

N'oubliez pas de dire « s'il vous plaît » quand vous demandez une pine, ou de répondre « merci » quand on vous la donne.

Quand vous êtes debout devant un monsieur qui bande au niveau de votre ceinture et se propose de vous enconner, montez sur un tabouret pour mettre votre petit con à la hauteur des circonstances.

En général, cependant, placez-vous plutôt à genoux sur un fauteuil, relevez vos jupes sur le dos et ouvrez-vous les fesses avec les deux mains, de façon à présenter vos deux orifices entre lesquels le monsieur pourra choisir sa voie en toute liberté. C'est la posture la plus polie.

Si madame votre mère vous accompagne chez votre amant, laissez-la baiser la première, c'est l'usage ; et quand vous baiserez vous-même, faite-lui minette pour l'occuper.

Tant que vous serez impubère, vous pourrez sans aucun danger faire l'amour avec les nègres si les nègres vous excitent ; mais dès que vous aurez vos règles, priez vos amants noirs de vous enculer, car, si vous accouchiez d'un petit mulâtre, cela n'irait pas sans dommage pour votre renommée.

AVEC LES DOMESTIQUES

Si vous êtes une petite fille extrêmement baiseuse, si vous avez tout le temps la chemise pleine de foutre, et les draps couverts de taches, branlez un peu la bonne pour qu'elle ne dise rien.

Ne sucez jamais le valet de chambre en présence de la cuisinière. Elle serait jalouse et vous dénoncerait.

En montant dans l'automobile de vos parents, n'embrassez pas le chauffeur dans le cou, même si vous lui êtes reconnaissante de ce qu'il vient de vous baiser six fois.

Ne vous plaignez pas à madame votre mère de ce que la nouvelle bonne ne veut pas vous faire minette. Faites-la chasser sous un autre prétexte.

N'enculez pas de force la femme de chambre avec un manche à balai. Vous pourriez lui faire très mal.

Quand votre bonne anglaise est endormie, ne lui coupez pas les poils pour vous faire des moustaches blondes.

Si la cuisinière veut bien vous laisser examiner sa connasse dans tous les détails, ne fourrez pas dedans du poil à gratter.

Si vous surprenez la fille de cuisine en train de se branler avec le rouleau à pâtes, ne le répétez pas à madame votre mère. Quand la pauvre fille est en chaleur, elle prend ce qu'elle a sous la main.

Ne faites pas feuille de rose à vos domestiques. C'est un service que vous pouvez leur demander mais qu'il est plus convenable de ne pas leur rendre.

N'entrez jamais à l'office en relevant vos jupes jusqu'à la ceinture et en criant : « Pinnez-moi donc tous ! » Ces gens n'auraient plus de

respect pour vous.

Quelle que soit la vénalité du valet de chambre qui vous enfile, ne lui donnez pas un bijou de madame votre mère, chaque fois qu'il montera sur vous.

N'exigez pas d'une femme de chambre qu'elle vous fasse minette plus de deux fois par jour. Il ne faut pas fatiguer les domestiques.

Quand vous venez de sucer quelqu'un, n'allez pas à la cuisine pour cracher le foutre dans la marmite. Cela vous ferait mal juger par les domestiques.

AVEC M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Appelée à l'honneur de réciter un compliment devant le Président de la République, ne lui dites pas à l'oreille quand il vous embrasse : « Viens chez maman, je te ferai bander. »

Si même vous le reconnaissez pour un vieil habitué de la maison clandestine où vous prostituez votre petite bouche, ne l'appelez pas « gros bébé » devant sa maison militaire.

Ne l'appelez pas non plus « vieux satyre » en lui réclamant cent mille francs de chantage pour prix de votre discrétion.

Si, par contre, il vous fait enlever secrètement, et se précipite sur votre derrière pour assouvir sa lubricité, rien ne vous oblige à vous laisser violer par le chef de l'État.

Si, de votre plein gré, vous couchez avec lui, et s'il vous prie de lui faire pipi dans la bouche, ne lui objectez pas que cet acte serait indigne du respect que vous lui devez. Il connaît le protocole mieux que vous.

Vous pouvez demander à M. le Président de la République une mèche de ses cheveux pour vous rappeler ses faveurs, mais il serait indiscret de lui couper la pine pour la conserver en souvenir de lui.

Si au cours d'une vadrouille nocturne, vous rencontrez le Président de la République complètement saoul, tombé dans le ruisseau, faites-le reconduire à l'Élysée avec les honneurs dus à son titre.

Si M. le Président de la République venait à mourir subitement

pendant que vous tétez son foutre, vous pouvez raconter l'histoire à tout le monde : on ne vous poursuivra pas. Il y a des précédents.

POUR SUCER

Ne dites jamais à un homme du monde : « Faut-il vous la sucer ? » Ce sont les petites filles des rues qui s'expriment ainsi. Dites tout bas, et à l'oreille : « Voulez-vous ma bouche ? »

Si c'est un monsieur que vous n'avez jamais sucé, ne vous livrez pas à des lècheries savantes tout le long de la pine et derrière les couilles. Il aurait mauvaise opinion de votre passé.

Prenez modestement la pine dans la bouche, en baissant les yeux. Sucez lentement. Écartez les dents pour ne pas mordre et serrez les lèvres pour ne pas baver.

Quand le monsieur est sur le point de jouir, ne vous interrompez pas pour lui demander des nouvelles de sa mère, même si vous avez oublié de le faire en son temps.

Si vous êtes couchée avec un monsieur que vous connaissez très bien et que vous faites décharger pour la vingtième fois, vous pouvez alors sans inconvénient lui sucer la peau des couilles et lui fourrer la langue dans le cul par manière de préambule ; mais laissez-lui croire qu'il est le seul à qui vous accordiez ces petites complaisances.

Si le monsieur débande entre vos lèvres, n'en accusez pas la faiblesse de ses moyens, mais votre propre inexpérience.

S'il meurt, commencez par reboutonner son pantalon avant d'appeler la bonne, et ne racontez jamais dans quelles circonstances il a rendu son âme à Dieu.

AU LIT AVEC UNE AMIE

Dès que vous êtes couchée avec une amie, mettez-lui la main au con ; n'attendez pas qu'elle vous en prie.

Ne vous moquez pas d'une jeune fille parce qu'elle est encore pucelle. Il y a des infortunées qui n'ont jamais fait bander personne.

Souvenez-vous que dans la position dite « 69 » la place d'honneur est réservée à la personne couchée. Une petite fille doit toujours occuper la place de dessus.

Si votre amie s'y prenait mal pour agiter sa langue au point où elle vous touche, il serait du dernier mauvais goût de lui pisser à la figure dans un accès de mécontentement.

Quand vous éteignez la lumière en disant à votre compagne : « Laissez-moi vous appeler Arthur », ne vous dissimulez pas que vous lui faites une confidence.

Ne faites pas honte à une jeune fille qui vient d'exécuter sur le trou de votre cul ses plus savantes feuilles de rose. Elle l'a fait certainement dans une bonne intention.

AU LIT AVEC UN VIEUX MONSIEUR

Si des revers de fortune obligent vos parents à vous prostituer avant l'âge légal, montrez-vous digne de la confiance qu'ils vous accordent et prouvez-leur qu'ils n'ont pas eu tort de vanter vos jeunes talents.

Enfermée avec un vieillard, ne vous déshabillez pas tout de suite. Laissez-le fouiller sous vos jupes et glisser lui-même ses vénérables doigts jusqu'à la partie de votre corps qui l'intéresse le plus.

N'abusez pas des titres honorifiques en parlant à votre protecteur. Excellence, Monseigneur, monsieur le Vice-Président du Sénat sont des expressions qu'il vaut mieux laisser de côté. Bien plus, ne craignez pas de l'appeler : Cochon ! Petit salaud ! Grand Polisson ! Ces gros mots prononcés avec un petit sourire seront toujours bien accueillis.

Dans toute circonstance, tourner le dos à un vieillard est une attitude considérée comme impolie. Cependant une petite fille nue qui présente ses fesses à un vieux marcheur est sûre de n'être pas grondée.

Si le monsieur vous pose des questions sur vos mœurs, sachez les présenter comme pires qu'elles ne sont. Affirmez par exemple que vous vous masturbez quatre ou cinq fois par jour, même si vos habitudes n'en comportent qu'une, et que vous pourléchez tous les soirs le clitoris de madame votre mère, même si vous savez bien qu'elle préfère votre amant.

NE DITES PAS… DITES…

Ne dites pas : « Mon con. » Dites : « Mon cœur. »

Ne dites pas : « J'ai envie de baiser. » Dites : « Je suis nerveuse. »

Ne dites pas : « Je viens de jouir comme une folle. » Dites : « Je me sens un peu fatiguée. »

Ne dites pas : « Je vais me branler. » Dites : « Je vais revenir. »

Ne dites pas : « Quand j'aurai du poil au cul. » Dites : « Quand je serai grande. »

Ne dites pas : « J'aime mieux la langue que la queue. » Dites : « Je n'aime que les plaisirs délicats. »

Ne dites pas : « Entre mes repas je ne bois que du foutre. » Dites : « J'ai un régime spécial. »

Ne dites pas : « J'ai douze godmichés dans mon tiroir. » Dites : « Je ne m'ennuie jamais toute seule. »

Ne dites pas : « Les romans honnêtes m'emmerdent. » Dites : « Je voudrais quelque chose d'intéressant à lire. »

Ne dites pas : « Elle jouit comme une jument qui pisse. » Dites : « C'est une exaltée. »

Ne dites pas : « Quand on lui montre une pine, elle se fâche. » Dites : « C'est une originale. »

Ne dites pas : « C'est une fille qui se branle à en crever. » Dites : « C'est une sentimentale. »

Ne dites pas : « C'est la plus grande putain de la terre. » Dites : « C'est la meilleure fille du monde. »

Ne dites pas : « Elle se laisse enculer par tous ceux qui lui font minette. » Dites : « Elle est un peu flirteuse. »

Ne dites pas : « C'est une gougnotte enragée. » Dites : « Elle n'est pas flirteuse du tout. »

Ne dites pas : « Je l'ai vue baiser par les deux trous. » Dites : « C'est une éclectique. »

Ne dites pas : « Il bande comme un cheval. » Dites : « C'est un jeune homme accompli. »

Ne dites pas : « Sa pine est trop grosse pour ma bouche. » Dites : « Je me sens bien petite fille quand je cause avec lui. »

Ne dites pas : « Il a joui dans ma gueule et moi sur la sienne. » Dites : « Nous avons échangé quelques impressions. »

Ne dites pas : « Quand on le suce, il décharge tout de suite. » Dites : « Il est primesautier. »

Ne dites pas : « Il tire trois coups sans déconner. » Dites : « Il a le caractère très ferme. »

Ne dites pas : « Il baise très bien les petites filles, mais il ne sait pas les enculer. » Dites : « C'est un simple. »

Évitez les comparaisons risquées. Ne dites pas : « Dur comme une pine, rond comme une couille, mouillé comme ma fente, salé comme du foutre, pas plus gros que mon petit bouton », et autres expressions qui ne sont pas admises par le dictionnaire de l'Académie.

Remerciements

Je tiens à remercier tous les participant(e)s de cette expérience d'écriture collective (#projetpierrelouys), Lobbiaz et Jason pour leur implication esthétique ainsi que Calcoboycs pour son crayon (et tous trois pour leur générosité), Leeba Śliwka pour son inestimable talent de rélectrice et sa gentillesse, Louyouk pour ses talents d'arrangeur, Justine Miso pour ses talents de lectrice gourmande.

Camille Eelen

Audiobook

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- Donner votre avis à propos de cette œuvre
- Découvrir d'autres œuvres du même auteur
- Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Érotisme »